

La fin de l'abondance

Comédie en deux actes
de Jérôme VUITTENEZ



Cette pièce est sous licence **Creative Commons**

<http://creativecommons.org/licenses/by-nd/2.0/fr/>

Vous êtes libre de de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public selon les conditions suivantes :

- Vous devez citer le nom de l'auteur original
- Vous n'avez pas le droit de modifier, de transformer ou d'adapter cette création.
- Pas de déclaration à la SACD
- Pas de droits d'auteur

Si vous souhaitez soutenir l'auteur, vous pouvez faire un don sur la plateforme Liberapay en utilisant le lien suivant : <https://liberapay.com/Merome/donate>

Caractéristiques

Durée approximative : 80 minutes

Distribution :

- **CLAUDE-HENRI** : (Homme - 309 répliques) : riche propriétaire et rentier depuis toujours, Claude-Henri n'a jamais connu les difficultés de la vie dont il profite depuis toujours sans se douter de rien
- **MARIE-HÉLÈNE** (Femme - 208 répliques) : Épouse de Claude-Henri évaporée et inconséquente. Elle est très attachée à l'hygiène... Des autres.
- **HONORINE/HONORÉ** (Homme ou Femme - 82 répliques) : Servante ou majordome du couple à l'esprit pratique et imperméable à l'art de vivre et l'art tout court.
- **MONSIEUR/MADAME JANCO** (Homme ou Femme - 117 répliques) : Banquier/banquière attitré(e) du couple, cupide et sans morale.
- **PABLO / PAOLA** (Homme ou Femme - 106 répliques) : Jardinier/Jardinière du château, et occasionnellement chercheur de trésor.

Par commodité d'écriture et de lecture, les personnages dont le sexe n'est pas défini dans la distribution sont arbitrairement genrés dans le texte. Charge au metteur en scène, à la troupe de corriger les accords des pronoms, verbes et adjectifs correspondants.

Décor : Intérieur chic d'une pièce d'un château appartenant à un couple de rentiers. Plein d'objets de décoration plus ou moins hideux mais qui font riches, des petits coussins partout, du velours, des dentelles, des vieux tableaux, une bibliothèque avec de gros volumes anciens...

Public : Tout public

Synopsis : Claude-Henri et Marie-Hélène vivent depuis toujours de la rente obtenue par les dividendes d'une poignée d'actions pétrolières de la société fondée par le père de Marie-Hélène. Ils n'ont jamais travaillé, ont hérité du château familial et touchent des dividendes confortables leur permettant de mener un train de vie de châtelains oisifs et bienheureux.

La visite de leur banquier qui leur annonce la fin de l'abondance, voire la ruine imminente, va bousculer leur quotidien. Lorsqu'ils se voient obliger de céder leurs terres pour un projet de porcherie industrielle, leur propriété devient une ZAD sous l'impulsion de leurs serviteurs licenciés qui eux poursuivent secrètement un autre but : trouver le trésor du château qui s'avère être un vulgaire puits de pétrole.

L'auteur peut être contacté par courriel à l'adresse suivante :
jerome@merome.net

Merci de contacter l'auteur avant toute utilisation ou représentation de cette pièce (par courtoisie !)

Lever de rideau

Acte I

Scène 1

Claude-Henri savoure dans un fauteuil moelleux l'écoute d'un morceau de musique classique dirigée par son chef d'orchestre favori. Les yeux mi-clos, la tête dodelinant au rythme de la musique, il n'entend ni ne voit sa servante entrer dans la pièce portant un plateau contenant le journal du jour et son rafraîchissement favori : un rhum ancien ramené de l'une de ses escapades annuelle outre-mer. La servante s'approche sans se rendre compte qu'elle dérange l'écoute religieuse de son employeur.

HONORINE : *(voyant que son patron ne l'a pas entendue arriver, elle toussoie, puis vocifère sans retenue pour être sûre d'être bien entendue)* Ahem, Monsieur, votre journal.

CLAUDE-HENRI : *(agacé, il garde les yeux fermés pour profiter quelques secondes encore de la musique, puis les ouvre enfin)* Honorine, enfin, vous savez que je déteste ça !

HONORINE : *(ne comprenant pas)* Mais... C'est votre rhum préféré, celui que vous avez ramené des Antilles lors de votre voyage de...

CLAUDE-HENRI : Je sais bien ce que c'est, Honorine, mais ce n'est pas de ça que je parle, voyons. La musique ! On ne coupe pas la musique !

HONORINE : Je n'ai pas coupé la musique, écoutez, on l'entend encore !

CLAUDE-HENRI : Vous n'avez pas coupé le son, évidemment, vous avez coupé le... le mouvement. *(il fait un geste)*

HONORINE : *(moqueuse)* Le mouvement ? Vous ne bougiez pas beaucoup...

CLAUDE-HENRI : Vous ne comprenez rien. Posez ça là et fichez le camp. Vous ne faites pas d'effort, vraiment... Après tout ce temps...

HONORINE : *(se retournant et maugréant pour elle-même)* Je ne fais pas d'effort... C'est pas moi qui pionce dans un fauteuil...

CLAUDE-HENRI : Je vous demande pardon ?

HONORINE : *(compréhendant la question de travers)* Ok, excuses acceptées.

CLAUDE-HENRI : Mais non, je ne m'excusais pas ! Je n'ai pas entendu ce que vous avez dit.

HONORINE : J'ai dit *(elle répète plus fort)* Excuses acceptées.

CLAUDE-HENRI : *(jetant l'éponge)* Oh et puis, allez au diable !

HONORINE : Je vais surtout aux cuisines. Mais là-bas aussi, c'est l'enfer...

Elle sort, dans le même temps, Marie-Hélène entre par une autre porte, elle porte des vêtements de jardinage et une tenue bourgeoise en même temps, ce qui produit un assortiment original.

MARIE-HÉLÈNE : Mon Dieu qu'il fait chaud dehors, quand on travaille ! *(elle pose une petite pelle semblable à un jouet d'enfant sur une commode, sitôt posée, elle se oint de gel hydro-alcoolique).*

CLAUDE-HENRI : *(se détournant pour la voir)* Ma chère, où étiez-vous donc passée ? Je commençais à m'inquiéter.

MARIE-HÉLÈNE : J'étais en train de réagencer le parterre de peupliers que nous avons à l'entrée de la propriété.

CLAUDE-HENRI : *(étonné)* Diantre ! Mais n'avons-nous pas un jardinier pour s'occuper de nos espaces verts ? Qu'allez-vous faire ça vous-même, au péril de votre vie ?

MARIE-HÉLÈNE : Si, bien sûr, Pablo m'a un peu aidé, tiens d'ailleurs le voilà qui arrive.

Pablo entre en portant plusieurs accessoires qu'on devine utiles à la châtelaine pendant ses travaux à l'extérieur : un parasol, une chaise longue, une glacière... Il peine à tout porter et à passer dans la porte avec tout cet attirail.

MARIE-HÉLÈNE : Faites donc un peu attention, mon ami, vous allez écailler la peinture des portes.

CLAUDE-HENRI : *(pour lui-même)* Ces gens manuels n'ont aucun respect pour la décoration intérieure. C'est comme si tout était gratuit pour eux...

PABLO : *(Il ne peut pas entrer parce qu'elle se tient devant la porte)* Excusez-moi Madame, mais je...

MARIE-HÉLÈNE : Entrez mon ami, entrez ! *(mais elle ne bouge pas)*

PABLO : *(il doit se contorsionner pour parvenir à entrer avec son chargement sans la bousculer)* Pardon. Où est-ce que je dois mettre tout ça ?

MARIE-HÉLÈNE : Demandez à Honorine, notre servante. Vous la connaissez, n'est-ce pas ?

PABLO : Cela fait dix ans que je m'occupe de vos espaces verts, Madame, bien sûr que je la connais.

MARIE-HÉLÈNE : *(la cherchant du regard dans la pièce)* Où est-elle d'ailleurs ?

CLAUDE-HENRI : En cuisine !

MARIE-HÉLÈNE : Vous savez où est la cuisine, Pablo ?

PABLO : *(atterré par son ton évaporé...)* Bien sûr, je sais où est la...

MARIE-HÉLÈNE : Non parce que moi je ne sais pas, voyez-vous ! Il faudra que j'y aille, un jour. *(elle rit)* Enfin, je ne voudrais pas me salir *(elle époussette ses vêtements pourtant immaculés)*.

Pablo traverse la pièce et sort par l'autre porte en direction de la cuisine. Claude-Henri a commencé la lecture de son journal en sirotant son rhum des Antilles, son épouse s'approche, au passage elle remet en forme de bouquet de fleurs qui orne la table, qu'elle nomme, en se trompant évidemment.

MARIE-HÉLÈNE : Ces chrysanthèmes sont ravissantes, ne trouvez-vous pas ?

CLAUDE-HENRI : *(Sans lever les yeux de son journal)* Hmm ? Oui, oui.

MARIE-HÉLÈNE : Que disent les nouvelles du monde ? Les gens sont-ils toujours aussi mécontents de leur sort ? Ils feraient mieux de se prendre en main comme nous l'avons fait étant jeunes...

CLAUDE-HENRI : C'est la crise, paraît-il...

MARIE-HÉLÈNE : La crise ? De quoi cette fois ? Du logement ? *(elle éclate de rire sans raison puis s'assied dans un fauteuil en face de son époux)*

CLAUDE-HENRI : À lire ces journaux, rien ne va jamais. Nous ne sommes pourtant pas si mal lotis... Les gens se plaignent tout le temps.

MARIE-HÉLÈNE : C'est ce que je disais. S'ils avaient dû investir comme nous des sommes folles pour en arriver là où on en est, je crois que la plupart n'aurait pas tenu le choc !

CLAUDE-HENRI : C'est ma foi vrai qu'il a fallu faire preuve de persévérance : quand nous avons tout perdu avec EuroTunnel, vous vous souvenez ? Heureusement qu'il nous restait encore la moitié de la fortune de Papa à investir dans autre chose. Je connais bien des gens qui se seraient arrêtés là, et seraient allés mendier l'aide de l'État.

MARIE-HÉLÈNE : Des nuisibles ! Des profiteurs !

CLAUDE-HENRI : Je ne vous le fais pas dire. Nous avons eu notre lot de malchance, nous aussi. C'est trop facile de reporter la faute sur les autres.

MARIE-HÉLÈNE : *(prenant un air grave)* Et puis, la responsabilité que nous avons ! Chaque jour, entretenir la propriété et toutes ses dépendances.

CLAUDE-HENRI : Oui mais là, c'est vous qui êtes déraisonnable, Marie-Hélène. Nous payons une fortune pour que nos employés de maison fassent le minimum syndical. Et c'est encore vous qui transportez les outils de jardinage *(il fait allusion à la petite pelle qu'elle tenait en arrivant)*.

MARIE-HÉLÈNE : Entre nous, Claude-Henri, *(à voix basse, pour ne pas qu'on entende)*

de la cuisine) ils ne sont pas très futés... Vous savez ? Aujourd'hui, j'ai dû expliquer à Pablo que les glands ne sont pas des fruits ! Vous vous rendez compte ?

CLAUDE-HENRI : Et comment a-t-il réagi ?

MARIE-HÉLÈNE : Je n'ai pas très bien compris, sans doute était-il honteux de son ignorance. Il a dit : « les glands ne sont pas toujours ceux qu'on croit ».

CLAUDE-HENRI : Quelle misère, notre système éducatif est tellement perfectible...

MARIE-HÉLÈNE : Pas étonnant avec les professeurs bolcheviques qui leur enseignent des billevesées...

CLAUDE-HENRI : Comment dites-vous ?

MARIE-HÉLÈNE : Des billevesées.

CLAUDE-HENRI : Ah oui... *(on suppose à sa tête qu'il n'a pas connaissance de la signification de ce mot)*

MARIE-HÉLÈNE : Et l'hygiène on en parle de leur hygiène ? Les gens sont sales, ça me dégoûte...

CLAUDE-HENRI : Oui, ils n'ont aucun amour-propre ! *(ils éclatent de rire tous les deux)*

MARIE-HÉLÈNE : Mais assez parlé des autres, pensons plutôt à nous : est-ce que vous avez réfléchi à notre prochaine destination estivale ?

CLAUDE-HENRI : Oui, je pensais que, pour éviter d'alourdir notre empreinte écologique, nous pourrions partir en train cette année. *(il se retient de rire, voyant les yeux de son épouse s'écarquiller)*. Par exemple à... *(il a beaucoup de mal à se contenir)* Clermont-Ferrand ?

MARIE-HÉLÈNE : *(le voyant pouffer, elle éclate de rire)* Ah ah ah ! Vous m'avez bien eue, Claude-Henri, j'ai vraiment cru que vous étiez devenu écolo !

CLAUDE-HENRI : Dieu m'en garde, Marie-Hélène, Dieu m'en garde... Non, je suppose que nous allons retourner dans les Antilles, le rhum que nous avons ramené l'année dernière est exquis, je ne peux plus m'en passer. *(il montre son verre, le renifle)*

MARIE-HÉLÈNE : Vous êtes sûr ? J'aurais aimé redécouvrir l'Australie. La dernière fois, nous n'y sommes restés que trois semaines, c'est peu pour un si grand territoire.

CLAUDE-HENRI : L'Australie ? Encore ? Mais pour y voir quoi ? Des kangourous ?

MARIE-HÉLÈNE : Non, mais il y a une boutique Chanel à Melbourne, j'y ai une réduction de 5 % avec ma carte de fidélité. Ce serait dommage de ne pas en profiter...

CLAUDE-HENRI : Si c'est pour économiser de l'argent, vous savez à qui parler. On en revient à ce qu'on disait tout à l'heure : qui d'autres que nous ferait le voyage à Melbourne

pour profiter des 5 % de réduction ?

MARIE-HÉLÈNE : La plupart des gens que nous fréquentons payerait le prix cher à Paris. De vrais paniers percés ! C'est pour ça aussi que nous sommes riches : on ne dépense pas notre argent de façon inconsidérée.

CLAUDE-HENRI : Et si nous faisons les deux ?

MARIE-HÉLÈNE : Les deux quoi ?

CLAUDE-HENRI : L'Australie ET les Antilles.

MARIE-HÉLÈNE : (*rougissant de plaisir*) Oh, est-ce bien raisonnable ? Tous ces décalages horaires...

CLAUDE-HENRI : Il faut savoir payer de sa personne, parfois. Avoir le goût de l'effort !

Honorine entre dans la pièce et interrompt la conversation

HONORINE : Madame, Monsieur, vous avez de la visite.

CLAUDE-HENRI : À cette heure ?

MARIE-HÉLÈNE : Pourquoi, quelle heure est-il ?

CLAUDE-HENRI : (*à son épouse*) Aucune idée. (*à Honorine*) Qui est-ce, Honorine ?

HONORINE : Je crois que c'est Monsieur Janco.

CLAUDE-HENRI : Notre banquier ? Allons bon. Qu'est-ce qu'il nous veut, l'a-t-il dit ?

HONORINE : Je crois qu'il... veut vous voir.

MARIE-HÉLÈNE : Oui mais... Pourquoi ?

HONORINE : Pour... causer avec vous ?

CLAUDE-HENRI : (*mettant la main sur l'avant bras de son épouse pour couper court à la discussion*) Très bien, faites-le entrer. Nous allons le recevoir.

HONORINE : Je vais le chercher. (*elle tourne les talons*)

MARIE-HÉLÈNE : La dernière fois qu'il est venu, c'était pour nous dire d'ouvrir un autre compte car le premier était trop plein. Vous croyez que c'est encore la même chose ?

CLAUDE-HENRI : Je ne sais pas, mais c'est bien du souci de s'occuper de tout ça. Je rêverais d'une vie où je n'aurais pas à gérer tout cet argent, j'en dors mal la nuit, vous savez ?

MARIE-HÉLÈNE : Comme je vous comprends. Mais bon, c'est notre destin, que voulez-

vous ?

Honorine revient par l'autre porte avec le banquier

Scène 2

Claude-Henri et Marie-Hélène se lèvent et invitent le banquier à s'asseoir avec eux sur un troisième fauteuil

CLAUDE-HENRI : Monsieur Janco, quel plaisir de vous recevoir !

JANCO : Merci, Claude-Henri, j'espère que je ne vous dérange pas en plein travail ?

MARIE-HÉLÈNE : Vous savez, nous n'arrêtons jamais vraiment... Mais il faut bien garder une vie sociale et assumer nos responsabilités.

JANCO : Je peux repasser plus tard si vous le souhaitez...

CLAUDE-HENRI : Non, non, c'est bon, nous allons reporter notre discussion, ce n'est pas bien grave.

JANCO : Merci. Je préfère parce qu'il fallait que je m'entretienne rapidement avec vous. Je peux ? *(il demande s'il peut s'asseoir et louche sur le rhum)*

MARIE-HÉLÈNE : Allez-y, mettez vous à votre aise. *(les trois se rassoient)*

JANCO : *(sortant des documents de sa serviette)* Très bien. Vous savez certainement que l'essentiel de votre fortune est basé sur les revenus réguliers constitués par les dividendes de vos investissements passés.

CLAUDE-HENRI : De grâce, épargnez-nous les termes techniques et venez-en au fait.

MARIE-HÉLÈNE : Oui, qu'est-ce qu'on a ENCORE gagné *(d'un air blasé)* ?

JANCO : *(géné)* Hmm... Cette fois, c'est... différent. Vous n'êtes pas sans savoir que vos investissements reposent sur une seule et unique société pétrolière, qui était détenue par votre père, Madame, je crois ? *(il regarde la bouteille de rhum, attendant qu'on lui en propose, mais rien de tel ne se produit)*

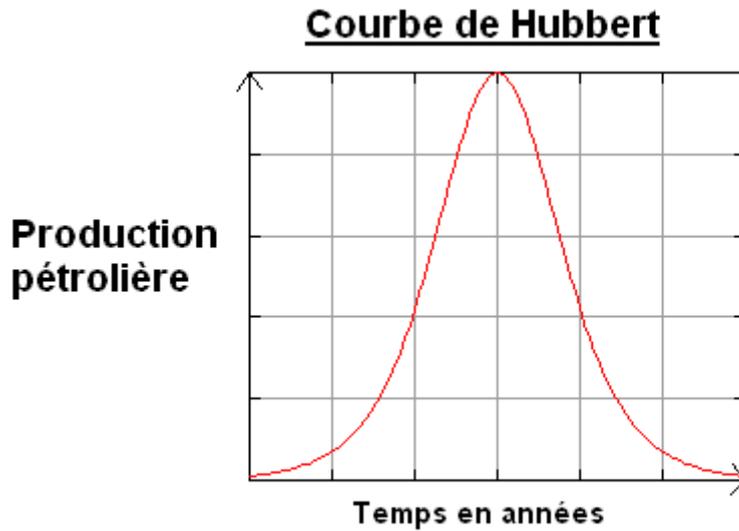
MARIE-HÉLÈNE : Oui, paix à son âme. C'était un grand homme, vous savez ? Il a dû mettre à feu et à sang une bonne partie de l'Afrique pour en arriver là. Il avait beaucoup de courage... Sans parler des conditions d'hygiène dans ces pays sous-développés où l'on mange avec les doigts... *(grimace)*

JANCO : Je n'en doute pas, Madame. Toujours est-il que le pétrole, comme vous le savez, est une ressource épuisable, car il faut des millions d'années avant que ne se reforment les puits desquels nous extrayons le précieux et visqueux liquide.

MARIE-HÉLÈNE : Mon père disait que c'était le caca des dinosaures ! *(elle rit en faisant un moue dégoûtée)*

CLAUDE-HENRI : Il avait toujours la métaphore heureuse, n'est-ce pas ?

JANCO : *(de plus en plus gêné par la situation, il sort un graphique représentant une courbe en cloche nommé courbe de Hubbert)* Voyez-vous ce graphique ? Il représente la courbe d'extraction de pétrole d'un puits typique. *(il parcourt la courbe avec la pointe de son stylo)* Au départ, c'est difficile, il faut investir beaucoup d'argent pour extraire finalement peu de pétrole, puis cela devient plus facile de jour en jour quand on arrive au cœur de la nappe, et *(il arrive au-dessus de la courbe)* le niveau d'extraction passe par un pic, à partir duquel, inexorablement, même avec tous les efforts et les investissements du monde, il sort de moins en moins de pétrole du puits au fil du temps. *(il arrive au bout de la courbe)*



MARIE-HÉLÈNE : *(fière)* J'ai tout compris !

JANCO : Fort bien. *(il poursuit)* Si cette courbe représentait l'ensemble de tous les puits de pétrole de la planète, ceux de l'entreprise de feu votre père, mais aussi tous les autres puits de toutes les autres sociétés, alors nous en serions à peu près... *(il regarde sa courbe et pointe un endroit juste après le pic, quand la courbe commence à redescendre franchement et ajoute d'un air grave)* ici.

CLAUDE-HENRI : *(confiant)* Ce qui signifie qu'il nous reste encore près de la moitié des réserves. On est large *(il sourit à son épouse)* !

JANCO : Pas exactement... Oui, il reste encore pas mal de pétrole dans le sol, mais il est de plus en plus difficile de l'extraire et vos revenus à vous, dépendent de la progression de l'extraction. Quand la courbe monte, vous touchez énormément d'argent. Quand elle redescend...

MARIE-HÉLÈNE : On touche un peu moins d'argent ?

JANCO : Beaucoup moins...

CLAUDE-HENRI : *(il change de tête)* Beaucoup... Beaucoup ?

JANCO : Carrément beaucoup moins. *(lassé d'attendre, il prend la bouteille et s'apprête à se servir un verre, mais Claude-Henri lui reprend des mains et s'en sert à lui-même, sans lui proposer)*

MARIE-HÉLÈNE : *(ne comprenant pas)* Mais pourquoi ?

JANCO : Il faut comprendre que malgré tout ce qu'on dit sur le changement climatique...

CLAUDE-HENRI : Ces écolos *(il secoue la tête en signe de désapprobation)*...

JANCO : Nous n'avons jamais vraiment ralenti notre consommation d'hydrocarbures. Elle n'a cessé d'augmenter, pendant que la production baissait. Or si vous avez une consommation qui augmente pendant que la production diminue, que se passe-t-il ?

MARIE-HÉLÈNE : Les prix montent !

CLAUDE-HENRI : *(abondant dans le même sens)* Eh oui : « ce qui est rare est cher ».

JANCO : Oui... Mais non. Pas pour le pétrole. *(il tente à nouveau de se servir un verre, mais Claude-Henri lui reprend la bouteille des mains)*

CLAUDE-HENRI : Allons bon, expliquez-nous ça.

JANCO : Le prix du pétrole dépend de bien d'autres facteurs que son abondance. Si l'économie se porte bien, le prix du pétrole monte et on en consomme de plus en plus, ce qui fait que l'économie se porte encore mieux. C'est un cercle vertueux en quelque sorte. Sauf pour le climat bien sûr.

MARIE-HÉLÈNE : Oui mais bon, le climat, ça commence à bien faire, il s'adaptera *(elle fait un geste de la main)*.

JANCO : Inversement, en cas de crise financière, on ne peut plus se payer le pétrole, et cela a pour effet de le rendre encore plus difficile d'accès et cela aggrave la crise économique car les transports sont moins aisés. C'est une spirale déflationniste.

CLAUDE-HENRI : Il n'y a qu'à chercher de nouveaux puits. On en découvre tous les jours, ils en parlent dans le journal ! Des millions de barils, une découverte record *(il montre son journal)*.

JANCO : *(sortant un autre papier de sa sacoche)* Vous parlez de ce genre de nouvelle ? *(il lit)* « Découverte d'un champ pétrolier record au Bahreïn : 80 milliards de barils. ». C'était en 2018.

MARIE-HÉLÈNE : 80 milliards de barils ! Vous vous rendez compte ?

CLAUDE-HENRI : De quoi tenir des siècles !

JANCO : Ou pas... Aujourd'hui, l'humanité ...

CLAUDE-HENRI : *(il l'interrompt, posant la main sur son bras pour l'arrêter immédiatement d'un air grave)* L'Humanité ? Le journal communiste ?

JANCO : Non, tous les pays de la planète, ensemble, l'humanité consomme environ 100 millions de barils...

CLAUDE-HENRI : Par an ?

JANCO : *(il corrige)* Par jour.

MARIE-HÉLÈNE : Les milliards, les millions, je ne me rends pas bien compte...

JANCO : C'est bien ça le problème. Des découvertes « record » comme celle-là, on n'en fait pas tous les quatre matins. Or, ce puits de pétrole gigantesque qui a été découvert en 2018, sera entièrement vidé en... Deux ou trois ans de notre consommation actuelle. Il est probablement déjà vide à l'heure où nous parlons... *(nouvelle tentative pour se servir du rhum, nouvel échec)*

CLAUDE-HENRI : C'est impossible ! Vous devez vous trompez !

JANCO : Hélas, c'est la triste réalité mathématique : quand on pioche dans une réserve finie, elle finit par s'épuiser. Totalement. C'est comme quand vous arrivez à la fin de votre assiette de soupe. Les dernières gouttes sont les plus difficiles à avoir, et quand y en a plus, y en a plus !

MARIE-HÉLÈNE : *(hautaine)* Ici, on ne mange pas de soupe ! C'est dégoûtant. On s'en met partout.

CLAUDE-HENRI : Cela ne nous dit pas la raison de votre visite. Où voulez-vous en venir ?

JANCO : Ce que je vais vous annoncer maintenant ne va pas être facile à entendre.

MARIE-HÉLÈNE : Dans ce cas, il faudra bien articuler et parler plus fort.

JANCO : C'est la fin de l'abondance.

CLAUDE-HENRI : *(après un silence)* Pour qui ?

JANCO : Pour vous.

MARIE-HÉLÈNE : Mais pour quand ?

JANCO : Pour maintenant.

CLAUDE-HENRI : C'est-à-dire, concrètement ?

JANCO : Concrètement, vos revenus qui s'élevaient à quelques dizaines de milliers

d'euros par mois, plusieurs centaines les bonnes années, vont être réduits à...

MARIE-HÉLÈNE : Combien ?!

JANCO : *(il consulte ses notes, dépité)* Si j'ai bien tout compté...

CLAUDE-HENRI : Dites-nous combien !

JANCO : Trois-cent-vingt-cinq...

MARIE-HÉLÈNE : Mille ?

JANCO : *(il corrige)* 325 euros...

CLAUDE-HENRI : Par jour ?

JANCO : Par mois !

Soudain Marie-Hélène est prise d'une crise d'asthme, elle hyperventile.

JANCO : *(affolé)* Qu'est-ce qui lui arrive ?!

CLAUDE-HENRI : C'est son asthme !

JANCO : Mais que faut-il faire ?

CLAUDE-HENRI : Un sac en papier ! Vous avez un sac ?

JANCO : Comment ?

CLAUDE-HENRI : *(il fouille directement dans l'attaché-case du banquier)* Vous avez un sac en papier ?

JANCO : Hé, mais attendez...

CLAUDE-HENRI : *(il trouve un sac en papier dans la malette vole au secours de son épouse)* Marie-Hélène, ma douce, tenez, respirez là-dedans.

JANCO : *(il essaie de l'empêcher mais en vain)* Mais non attendez !

Elle respire dans le sac, elle tape des pieds, ne retrouvant pas son souffle. Claude-Henri maintient le sac en position, s'assure qu'il est bien en place.

CLAUDE-HENRI : *(accusant le banquier)* Ah vous alors, pour annoncer les bonnes nouvelles, vous êtes champion ! *(soudain il prend conscience qu'il y a une odeur, il sent ses mains)*. Mais qu'est-ce que...

JANCO : J'ai essayé de vous le dire mais vous ne m'avez pas écouté !

CLAUDE-HENRI : Qu'est-ce que vous avez mis dans ce sac ?

JANCO : C'est le sac à déjections de mon chien !

CLAUDE-HENRI : Le chien ? Mais quel chien ?

JANCO : Le mien ! Un doberman !

CLAUDE-HENRI : Et vous trimballez votre sac à crottes pendant vos rendez-vous !

JANCO : J'ai cherché une poubelle dans votre parc, mais je n'en ai pas trouvée !

CLAUDE-HENRI : *(il retire le sac de la bouche de son épouse avec dégoût et le pose sur la table basse puis crie en direction de la cuisine)* Honorine ! Honorine !

JANCO : Je suis confus, vraiment...

CLAUDE-HENRI : Confus... Confus... Faux-cul oui ! Honorine !

Honorine arrive enfin

CLAUDE-HENRI : Honorine, enfin, vous êtes là! Vous savez ce qu'il faut faire dans ces cas-là ? *(il montre son épouse qui halète)*

HONORINE : *(stoïque)* Oui.

JANCO : Dieu soit loué.

CLAUDE-HENRI : Honorine, je vous en prie, aidez-là à reprendre son souffle !

HONORINE : *(s'approchant, déterminée, malgré Marie-Hélène qui lui fait le signe non avec son index et recule au fond du fauteuil)* Écartez-vous. *(les deux hommes s'écartent et après avoir retroussé sa manche droite, elle lui adresse une magistrale claque qui la fait tomber de son fauteuil).*

CLAUDE-HENRI : Oh mon Dieu, mais vous êtes folle ! *(il se précipite pour la relever)*

JANCO : Mais... On dirait que ça a marché ! Elle n'hyperventile plus !

CLAUDE-HENRI : C'est ma foi vrai... C'est... C'est assez radical comme remède, mais...

Marie-Hélène se relève péniblement et reprend ses esprits en se frottant la joue où elle a reçu la gifle.

HONORINE : Je peux disposer ? J'ai des choses sur le gaz.

CLAUDE-HENRI : *(agacé)* Allez-y, allez-y ! Il ne manquerait plus que vous mettiez le feu à la propriété...

JANCO : À ce propos...

CLAUDE-HENRI : Vous croyez que c'est le moment ?

JANCO : C'est que j'ai d'autres rendez-vous à honorer, à honorer pardon, et j'aimerais être sûr que vous avez bien tout compris.

CLAUDE-HENRI : *(agacé)* Il va falloir réduire un peu la voilure, oui, je crois qu'on a bien compris.

JANCO : J'ai pris la liberté d'éditer votre dernier relevé bancaire, *(il sort une nouvelle feuille de son cartable)*, il va vous falloir rogner sur tout, et dans des proportions importantes, je voulais m'assurer que vous aviez bien pris en compte l'ampleur du problème. *(il tente négligemment de prendre la bouteille)*

CLAUDE-HENRI : Donnez-moi quelques exemples ? On va commencer par limiter la consommation de rhum. *(il range la bouteille hors de portée du banquier)*

JANCO : Il faudra vous séparer de votre personnel de maison.

CLAUDE-HENRI : Ce ne sera pas une grande perte.

JANCO : Réduire le chauffage à 19° maximum et dans une seule pièce de votre château.

CLAUDE-HENRI : Ah oui, quand même.

JANCO : L'eau, l'électricité, il faudra tout rationner.

CLAUDE-HENRI : On s'en serait douté. *(il boit une gorgée de son rhum)*

JANCO : Et bien sûr, plus aucun voyage.

CLAUDE-HENRI : *(recrachant son rhum)* Quoi !

Marie-Hélène qui reprenait un peu vie, rechute et respire bruyamment, elle se résigne à reprendre le sac en papier en tremblotant et respire en sifflant à l'intérieur, sous le regard dégoûté des deux autres qui la laissent néanmoins faire.

JANCO : Vous ne pouvez plus vous le permettre...

CLAUDE-HENRI : *(lui volant son document)* Laissez-moi ça, je vais refaire mes propres calculs.

JANCO : Comme vous voudrez. Mais j'ai peur de ne pas m'être trompé.

CLAUDE-HENRI : Et si vous vous êtes trompé, vous pourrez avoir peur de moi. *(il se lève)* Maintenant, si vous voulez bien nous laisser, je vais essayer de redonner une dignité à mon épouse qui se répand sur son fauteuil par votre faute *(il la montre du doigt comme un objet)*. Reprenez vos immondices *(il lui rend le sac à crotte)*.

JANCO : *(rangeant le sac dans sa mallette)* Ce n'est pas ma faute, c'est la conjoncture...

CLAUDE-HENRI : *(le raccompagnant à la sortie)* La conjoncture, elle a bon dos. La CONjoncture... Les cirCONstances. Y a toujours un CON dedans, et là, les cons, c'est nous, nous avons bien COMpris le message.

JANCO : Je ne me permettrais pas de...

CLAUDE-HENRI : Permettez-moi de vous fichier dehors, Monsieur JanCON. On se revoit le plus tard possible... *(il lui ferme la porte au nez)*

Scène 3

CLAUDE-HENRI : Faire des efforts, faire des efforts. Comme si nous n'en faisons déjà pas assez tout au long de l'année ! *(revenant vers son épouse)* Marie-Hélène, ma chère, est-ce que ça va mieux ?

MARIE-HÉLÈNE : Vous pensez que c'est vrai ?

CLAUDE-HENRI : Quoi donc ?

MARIE-HÉLÈNE : Ce qu'il vient de nous annoncer. Il va vraiment falloir se serrer la ceinture ?

CLAUDE-HENRI : Ne nous affolons pas, il faut refaire les calculs, cet idiot a dû se tromper quelque part.

MARIE-HÉLÈNE : Oui, et puis, après tout, nous ne sommes pas plus bêtes que les autres, s'il ne faut plus prendre qu'un seul bain par jour, nous ferons des sacrifices.

CLAUDE-HENRI : *(sentant l'odeur du sac à déjections qui persiste dans l'haleine de son épouse)* À ce propos, ne faudrait-il pas que vous... vous rafraîchissiez un peu dans notre salle d'eau ? Vous sentez le doberman qui se néglige, si je puis me permettre. *(il s'évente pour chasser l'odeur)*

MARIE-HÉLÈNE : Ce satané banquier ne nous aura rien épargné. *(elle essaie de sentir sa propre haleine)* Vous avez raison, j'ai l'impression d'avoir mangé des croquettes.

CLAUDE-HENRI : Pendant ce temps, je vais convoquer nos gens pour leur annoncer la bonne nouvelle.

MARIE-HÉLÈNE : *(se dirigeant vers la salle de bain)* La bonne nouvelle ?

CLAUDE-HENRI : Et bien, qu'ils sont libres ! Puisque nous devons nous en séparer par souci d'économie, autant le faire sur le champ.

MARIE-HÉLÈNE : Et pourquoi ne pas le faire ici ?

CLAUDE-HENRI : C'est ce que je voulais dire. *(il crie)* Honorine ?! Pablo ?!

Marie-Hélène sort de la pièce. Peu de temps après, Honorine et Pablo entrent.

PABLO : Monsieur ?

CLAUDE-HENRI : Venez, Honorine, Pablo, asseyez-vous... *(ils prennent place sur les fauteuils)*

HONORINE : C'est que j'ai des trucs sur le gaz, Monsieur.

CLAUDE-HENRI : Cela peut attendre quelques minutes ? Je n'en ai pas pour long.

PABLO : Dites-nous.

CLAUDE-HENRI : Notre aimable banqu... Enfin notre banquier est venu nous annoncer une nouvelle fort peu plaisante sur l'état de nos finances.

HONORINE : Ah ?

CLAUDE-HENRI : Oui, c'est la crise, paraît-il, et nous n'y échappons pas, malheureusement. Nous allons devoir faire des économies.

PABLO : Des économies ? Mais... Comment ?

CLAUDE-HENRI : J'ai plusieurs pistes, et il faut encore que je refasse les calculs parce que vous savez comme ces financiers sont pessimistes parfois, ils se font une montagne de rien. Mais l'un des premiers postes de dépense qui vient à l'esprit, c'est bien sûr...

HONORINE : Vos 12 voitures de luxe dans le garage ? Et leur assurance ?

CLAUDE-HENRI : *(étonné)* Non, nous n'avons pas parlé de ça. Mais, oui c'est une idée qu'il faudra creuser...

PABLO : Votre cave et ses grands crus millésimés ? Eux aussi assurés ?

CLAUDE-HENRI : *(effaré qu'on puisse penser à ça)* Mais non voyons, ça c'est du patrimoine, ça ne coûte rien...

HONORINE : Les 150 paires de chaussures de marques de votre...

CLAUDE-HENRI : *(l'interrompant, agacé)* Ah mais laissez-moi terminer ! Non, on ne peut quand même pas se passer de chaussures ? On n'est pas des sauvages ! Non, le premier poste de dépense, les charges que cela représente *(il insiste sur le mot charge, comme si cela lui pesait littéralement)*, c'est le personnel de maison... C'est vous.

PABLO : Comment ça, nous ?

HONORINE : On est des charges, nous ?

CLAUDE-HENRI : Financièrement, oui. Pour le reste... *(il regarde si Honorine a de l'embonpoint...)*

PABLO : Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

CLAUDE-HENRI : Je pense que vous avez très bien compris.

HONORINE : On est virés ?

CLAUDE-HENRI : Je ne l'aurais pas dit comme ça, mais...

PABLO : Vous l'auriez dit comment ?

CLAUDE-HENRI : *(il répond du tac au tac)* Vous êtes virés !

HONORINE : Ah ben mince !

CLAUDE-HENRI : Vous ne vous y attendiez pas ?

PABLO : C'est-à-dire que jusqu'ici, vous ne manquiez de rien...

CLAUDE-HENRI : Les choses changent...

HONORINE : Mais, vous allez prendre quelqu'un d'autre ?

CLAUDE-HENRI : Ah ben, non le principe de faire des économies, c'est de supprimer des postes. Pas de remplacer...

HONORINE : Du coup, c'est qui qui va finir de cuire le rôti ? *(elle montre la cuisine)*

CLAUDE-HENRI : Le... Le rôti ? Eh bien, je ne sais pas... Marie-Hélène je suppose.

HONORINE : Ah ! *(elle pouffe de rire)*

PABLO : *(abondant dans le sens d'Honorine)* Je vous rappelle qu'elle ne sait même pas où est la cuisine.

CLAUDE-HENRI : On avisera. Ne vous inquiétez pas. *(ne se rendant pas compte de la situation, il fait comme s'ils pouvaient s'en réjouir)* Alors. Vous êtes contents ?

HONORINE : Contents... D'être virés ?

PABLO : Elle est bien bonne celle-là.

CLAUDE-HENRI : Je ne sais pas, moi, vous êtes libres. Fini le travail... Vous allez pouvoir vaquer à vos occupations... Les vacances quoi !

HONORINE : Avec quels sous ?

CLAUDE-HENRI : Eh bien, grands Dieux, les vôtres pardi ! Pas les miens ! *(il sourit innocemment)*

PABLO : Mais nos sous, c'est vous qui nous les donniez, à travers notre salaire.

CLAUDE-HENRI : Oui, mais vous avez bien d'autres sources de revenus, je ne sais pas moi, des placements, des appartements... Vous ne viviez pas seulement avec ce que je vous donnais en salaire ! *(il éclate de rire, pensant à une bonne plaisanterie, mais un malaise s'installe, il ajoute d'une toute petite voix)* Si ?

HONORINE : *(se mettant à pleurer)* Et ma fille, comment je vais payer ses études, maintenant ?

CLAUDE-HENRI : *(surpris, et un peu peiné)* Mais... Elle étudie dans quelle branche ?

HONORINE : Elle est au CP. Elle apprend à lire, je vous ferai dire ! *(elle présente ça comme une performance unique en levant l'index)*

CLAUDE-HENRI : *(il tente de la rassurer)* Mais l'école publique est gratuite ! Ça nous coûte assez cher en impôts ! Vous n'aurez rien à déboursier !

HONORINE : Mais son cartable, ses vêtements, ses stylos...

CLAUDE-HENRI : Vous retrouverez bien un autre emploi. Il n'y a qu'à traverser la rue, paraît-il...

PABLO : Oui enfin, ça c'est ce qu'on dit à la télé... Vous allez le faire vous ? Prendre n'importe quel job pour pouvoir entretenir votre château ?

CLAUDE-HENRI : *(offusqué)* Il n'en est pas question ! *(réalisant que c'est peut-être ce qui lui pend au nez)* Enfin, il faut que je refasse les calculs. Mais on n'en est pas là...

PABLO : Il va vous rester combien, en revenus ?

CLAUDE-HENRI : Alors d'après notre banquier, trois cent vingt cinq euros. *(ne se rendant pas compte)* C'est beaucoup ?

PABLO : *(étonné)* C'est presque quatre fois moins que ce vous me donniez par mois pour entretenir votre jardin.

CLAUDE-HENRI : Et donc, avec ça vous viviez... *(il essaie de se convaincre)* confortablement ? Je veux dire, vous aviez un train de vie... *(il roule des épaules)* correct.

PABLO : Ben, je suis à découvert tous les fins de mois.

CLAUDE-HENRI : *(ne comprenant pas)* À découvert... C'est à dire, comment vous voulez dire ? Vous n'êtes pas suffisamment... vêtu ?

PABLO : À découvert, ça veut dire que mon compte en banque est négatif. J'ai trop dépensé par rapport à ce que j'ai gagné.

CLAUDE-HENRI : *(donneur de leçons)* Ah oui, voilà, vous avez trop dépensé ! Les cigarettes... Les sorties, le tiercé... *(l'infantilisant)* Les petits gadgets inutiles qu'on s'achète...

PABLO : Non, non. Je ne fume pas, je ne sors pas. Et j'ai même pas de voiture. Je me déplace à vélo.

CLAUDE-HENRI : *(cherchant à le piéger)* Pour aller où ?

PABLO : Eh ben pour venir travailler chez vous.

CLAUDE-HENRI : Ah... mais vous avez...

Il est interrompu par les cris de Marie-Hélène venant des coulisses

MARIE-HÉLÈNE : Claude-Henri !

CLAUDE-HENRI : *(se levant précipitamment, courant dans sa direction)* Allons bon qu'est-ce qu'il y a encore ? Marie-Hélène ? Qu'est-ce qui vous arrive ? *(on n'entend pas la réponse de Marie-Hélène, mais on devine à la suite qu'elle ne sait pas se servir de la douche, il lui crie à distance :)* Il faut tourner le robinet *(il fait le geste, tout en sortant de scène)* Tournez le robinet, avec vos doigts !

Scène 4

Pablo et Honorine se retrouvent seuls sur scène, après s'être assurés de ne pas être entendus, ils entament une conversation privée.

HONORINE : Qu'est-ce qu'on va devenir ?

PABLO : Je ne sais pas, mais ça tombe furieusement mal.

HONORINE : Tu as pu avancer sur le projet ?

PABLO : Pas suffisamment. J'ai creusé un peu partout, je n'ai rien trouvé.

HONORINE : Mais tu n'as pas un plan ? Pour savoir où creuser ?

PABLO : Si, mais il est incomplet. Il faudrait que je puisse fouiller dans les archives du château pour comprendre les symboles... *(il jette un œil à la bibliothèque)*

HONORINE : Ça fait dix ans qu'on bosse ici, et c'est seulement maintenant que tu te mets à chercher le trésor du château...

PABLO : Mais je ne savais pas que c'était un haut lieu de rencontre des templiers, moi ! Je l'ai découvert complètement par hasard quand... *(il fait un geste de la tête en direction des coulisses)* l'autre dinde m'a demandé de planter des peupliers au beau milieu du potager. *(il mime)* Une carotte, un peuplier, une carotte, un peuplier. À dix centimètres de distance les uns des autres... Je te jure, elle va me rendre fou avec ses idées à la con... Et là, je fais un trou pour mettre mon troisième peuplier, *(il mime la pelle qui touche un objet dur)* je tombe sur un coffre. Un petit coffre, mais ancien, tu vois le truc qui date pas d'hier, que tu peux pas acheter chez Brico machin, le coffre authentique avec des gravures de partout, des épées, des croix, des fleurs de lys, des enluminures...

HONORINE : Et alors ?

PABLO : Ben déjà, j'en ai chié pour l'ouvrir, le bazar, depuis tout ce temps sous terre, il était grippé de partout, la serrure était rouillée. Mais bon, j'ai fait sauté le verrou au burin, il a pas résisté... Et dedans, il y avait un plan, un peu jauni, pas super clair, on voit bien que c'est le château vu de dessus, mais il y a des inscriptions bizarres, des symboles, comme des points de repères. Et puis des chiffres, des directions... Bref, c'est sûrement un truc qui a été caché parce que c'était précieux, mais va le retrouver...

HONORINE : Alors on fait quoi ?

PABLO : *(il se lève et se dirige vers la bibliothèque, tout en vérifiant que les propriétaires ne sont pas de retour)* Il faut qu'on trouve la signification de ces symboles. *(il empoigne un livre de la bibliothèque)* Je suis sûr que la réponse est là-dedans, viens m'aider à chercher.

HONORINE : *(elle se lève, regarde à son tour que personne ne revient et s'approche de la bibliothèque)* Mais je ne sais même pas ce que je cherche.

PABLO : Des symboles, des plans, ou tout ce qui pourrait nous expliquer ce qui a été caché là par les templiers. Et à quel endroit.

Elle prend un volume et l'ouvre sur la table pour le feuilleter

HONORINE : *(excitée)* Tu crois qu'on va devenir riches ?

PABLO : Je crois surtout qu'on va se faire virer avant de découvrir ce trésor.

HONORINE : *(croyant avoir découvert quelque chose)* Là, regarde, il y a des chiffres !

PABLO : *(vérifiant, un peu blasé)* Oui. C'est les numéros de page.

HONORINE : Oui, ben j'essaie de t'aider...

PABLO : Ça m'aide pas...

HONORINE : *(entendant des pas)* Ils reviennent !

Ils essaient de dissimuler dans leur dos les livres qu'ils feuilletaient. Claude-Henri revient sur scène.

Scène 5

CLAUDE-HENRI : *(parlant à lui-même)* Bon, cette fois, elle est dans son bain, il est temps de refaire les comptes... *(se rendant compte que ses gens sont encore là)* Ah mais vous êtes encore là, vous ?

PABLO : C'est à dire que...

HONORINE : *(elle trouve une excuse et sort un chiffon de son tablier)* On faisait la

poussière !

CLAUDE-HENRI : C'est bien gentil, mais vous devez partir maintenant. Vous ne travaillez plus ici.

PABLO : Mais du coup, qui va faire la poussière ?

CLAUDE-HENRI : Je suppose que c'est... *(il regarde en direction de la salle de bains)*
Oui, non je la ferai moi-même...

HONORINE : Vous allez savoir faire ?

CLAUDE-HENRI : Dites, ne me prenez pas pour plus bête que je ne suis. Je sais très bien utiliser un... *(il cherche le mot, fait le geste avec sa main)*

HONORINE : Un chiffon ?

CLAUDE-HENRI : Comment dites-vous ?

HONORINE : Un chiffon !

CLAUDE-HENRI : Voilà, je sais très bien utiliser un chiffon. *(il s'approche)* D'ailleurs, laissez-le moi, je vais terminer. *(il tend la main)*

HONORINE : *(lui tendant le chiffon, elle cache toujours un livre dans son dos)* Vous êtes sûr parce que je peux...

CLAUDE-HENRI : Je suis parfaitement sûr. Donnez-moi ça *(il lui prend le chiffon des mains)*. Allez, maintenant ouste... *(il les reconduit à la porte)*

PABLO : *(avec un livre dans le dos, lui aussi)* Et pour l'extérieur, vous allez entretenir vous-même aussi ?

CLAUDE-HENRI : On va s'en occuper, ne vous inquiétez pas.

PABLO : Tondre la pelouse, tout ça... *(il essaie de gagner du temps alors qu'il les pousse à la porte)*

CLAUDE-HENRI : *(tombant des nues)* Ah ce n'est pas du gazon synthétique ?

PABLO : *(il en profite pour revenir plus à l'intérieur)* Ah ben non, il faut tondre une fois par semaine, au printemps, et...

CLAUDE-HENRI : *(les repoussant dehors ils sont partis avec les livres)* Je vais m'en occuper. Allez adieu *(il ferme la porte en les chassant, puis regarde le chiffon, interloqué, la réouvre et montre du doigt le chiffon)* Dites ! Vous avez changé les piles récemment, Honorine ? *(il regarde, mais ils sont déjà partis, referme la porte)*. Bon, ils sont partis. De toute façon, je pense que ce sont des batteries. On verra ça en temps et en heure. L'urgence maintenant, c'est de constater l'étendue du désastre. *(il jette le chiffon, se dirige vers les papiers laissés par le banquier, mais se ravise en passant devant la bouteille de*

rum) Mais d'abord, un petit coup de rum. *(il se sert une rasade et la boit d'un trait)* Aaah. Il n'est pas né celui qui m'empêchera d'aller chercher du rum aux Antilles, c'est moi qui vous le dit. Voyons ce relevé bancaire. *(il s'installe dans son fauteuil, et examine la feuille minutieusement en faisant régulièrement des bruits de bouche)* Hmm... *(la scène dure quelques dizaines de secondes en silence si ce n'est des onomatopées, il se sert à nouveau du rum, retourne la feuille, acquiesce de la tête, puis au bout d'un certain temps, il s'exclame en reposant la feuille sur la table basse)* J'ai rien compris ! Mais alors, rien de chez rien. *(il écarte les bras en signe d'incompréhension)* Il y a des chiffres, des moins, des plus... C'est complètement incompréhensible. Je déteste les financiers qui se croient malins en écrivant tout leur charabia. S'ils pouvaient juste nous ficher la paix, ou même la paie, P-A-I-E, tiens, ça suffirait amplement. Se sentent-ils obligés ne nous emm... nuyez avec l'équilibre des recettes et des dépenses ? Bureaucrates... *(pause)* Fainéants... *(pause)* Fonctionnaires... *(il s'énerve tout seul)* Il faudrait songer à laisser tranquille les honnêtes gens ! Honorine ! *(il appelle sa servante, oubliant qu'il vient de la congédier)* Honorine ! Bon sang où se cache-t-elle encore ? *(plus fort)* Honorine ! C'est Marie-Hélène qui entre sur scène, accoutrée d'une peignoir chic mais monstrueusement laid, elle a également des bigoudis dans les cheveux, Claude-Henri sursaute en la voyant entrer, manquant de tomber de son fauteuil.

CLAUDE-HENRI : Ah ! Qu'est-ce que c'est ?!

MARIE-HÉLÈNE : Claude-Henri, voyons pourquoi vous énervez-vous de la sorte ?

CLAUDE-HENRI : Marie-Hélène, c'est bien vous ? J'ai cru que c'était un spectre. Le fantôme de votre défunte mère.

MARIE-HÉLÈNE : Mon époux, vous devez calmer un peu sur le rum, je sors de mes ablutions, je ne vois pas ce qu'il y a de choquant à me voir ainsi vêtue ?

CLAUDE-HENRI : Vous avez raison, vous n'êtes pas bien différente de d'habitude, mais ce sont toutes ces émotions, je n'ai plus les idées bien en place.

MARIE-HÉLÈNE : La propreté, c'est important. Avez-vous pu congédier nos onéreux employés ?

CLAUDE-HENRI : C'est fait. Ça n'a pas été sans mal, car ils se croyaient indispensables, figurez-vous !

MARIE-HÉLÈNE : Allons bon, et qu'est-ce qui leur faisait croire cela ?

CLAUDE-HENRI : Entre nous, je les soupçonne de s'être inventé des tâches ménagères dans le but, sans doute, de nous soutirer un peu plus d'argent. Nous n'avons pas été assez vigilants, ma chère.

MARIE-HÉLÈNE : Inventer des travaux domestiques ? Mais de quel genre par exemple ?

CLAUDE-HENRI : Il était question de repeindre la pelouse toutes les semaines, d'assister à la cuisson du rôti... comme si c'était un spectacle !

MARIE-HÉLÈNE : Décidément, ils étaient bien incapables, en plus d'avoir une hygiène

douteuse. Ils ont eu de la chance de nous trouver... Maintenant que vous le dites, c'est vrai que le jardinier ne connaissait même pas le principe de la forêt comestible que je lui ai proposé l'autre jour.

Un silence s'installe... Ils attendent tous les deux assis dans leurs fauteuils.

MARIE-HÉLÈNE : Et sinon, avez-vous pu vérifier les allégations de notre banquier ? Est-ce que nous devons aller à la soupe populaire ou au resto du cul ?

CLAUDE-HENRI : Du cœur, je crois, ma douce. Du cœur.

MARIE-HÉLÈNE : C'est bien égal...

CLAUDE-HENRI : J'ai parcouru les documents que nous a laissés Monsieur Janco, mais je vous avoue que leur lecture ne m'a pas laissé un souvenir impérissable. C'est du charabia de banquier, c'est d'un vulgaire...

MARIE-HÉLÈNE : Je devine que ce n'est pas une lecture des plus passionnantes. Du reste, la lecture me fatigue, moi je suis plutôt une femme d'action...

Nouveau silence gênant ou rien ne se passe.

CLAUDE-HENRI : Vous n'avez pas faim ?

MARIE-HÉLÈNE : Je n'osais vous le confier mon ami. Mais ça gargouille depuis tout à l'heure... *(elle se touche la ventre)*

CLAUDE-HENRI : Quelle heure est-il, ne devrions-nous pas manger ?

MARIE-HÉLÈNE : *(oubliant à son tour que la servante a été remerciée)* Honorine s'est sans doute assoupie dans la cuisine, cette femme a tellement peu de volonté...

Silence à nouveau.

CLAUDE-HENRI : Ça sent bizarre, vous ne trouvez pas ?

MARIE-HÉLÈNE : *(se défendant)* Ah, ce n'est pas moi, je suis propre comme un chou neuf.

CLAUDE-HENRI : Le rôti ? C'est le rôti d'Honorine !

MARIE-HÉLÈNE : Le rôti ? Moi j'aurais dit plutôt une odeur de brûlé.

CLAUDE-HENRI : se lève précipitamment en direction de la cuisine

CLAUDE-HENRI : Le rôti ! Elle l'a oublié dans le four.

MARIE-HÉLÈNE : Le four ? Dans la cuisine ? Vous êtes sûr ?

CLAUDE-HENRI : disparaît en coulisses.

MARIE-HÉLÈNE : Moi qui croyait que le four se trouvait au garage, je dois confondre avec le sèche-linge. *(elle s'empare du relevé bancaire et l'examine d'abord longuement à l'envers, puis le retourne enfin et en commence la lecture)* Effectivement, c'est sans intérêt... *(elle repose le papier et commence à se curer les doigts de pieds, et porte à sa bouche ce qu'elle trouve sous ses ongles d'orteil, un peu plus tard alors qu'elle change de position pour examiner son autre pied, elle laisse échapper une flatulence, et se tâte le ventre)*
Ça gargouille...

Claude-Henri est de retour avec une sorte de bûche calcinée sur un plateau qu'il tient avec des maniques. Il la pose au centre de la table.

CLAUDE-HENRI : Le rôti est servi.

MARIE-HÉLÈNE : *(étonnée)* Il n'a pas la couleur habituelle... Vous êtes sûr de vous ?

CLAUDE-HENRI : Je suppose que l'on a attendu trop longtemps. Il faut dire que nous étions débordés...

MARIE-HÉLÈNE : Oui, on ne touche pas terre, aujourd'hui.

CLAUDE-HENRI : Vous venez à table ?

MARIE-HÉLÈNE : Volontiers. *(elle se lève et s'approche)* Mais... Où sont les assiettes et les verres ?

CLAUDE-HENRI : *(décontenancé)* D'habitude quand on arrive à table, tout est déjà prêt. Je ne comprends pas.

MARIE-HÉLÈNE : C'est sans doute Honorine qui le fait habituellement. Il faut dire qu'elle n'avait rien de mieux à faire, elle.

CLAUDE-HENRI : Je suppose que ça doit se trouver dans l'un de ces placards. *(il en fouille plusieurs avant de trouver le bon)* Ah ! Voilà. *(très fier de lui)* Je suis parfaitement autonome... *(il prend les assiettes une à une, puis les verre un à un, et enfin une fourchette, un couteau... En faisant chaque fois l'aller-retour jusqu'à la table avec un seul objet en main, il s'affaire sous le regard amusé de son épouse)*

MARIE-HÉLÈNE : Quelle efficacité !

CLAUDE-HENRI : *(tout en continuant son labeur)* N'est-ce pas ? On dirait que j'ai fait ça toute ma vie.

MARIE-HÉLÈNE : Je ne vous ai jamais vu tant travailler !

CLAUDE-HENRI : *(il s'essuie le front)* Voilà, on peut s'asseoir et attaquer le gigot.

MARIE-HÉLÈNE : *(elle corrige)* Le rôti. Je meurs de faim !

CLAUDE-HENRI : Moi aussi. *(il essaie de planter une fourchette dans la bûche calcinée, sans succès)*

MARIE-HÉLÈNE : *(tendant déjà son assiette)* Que se passe-t-il ?

CLAUDE-HENRI : Je l'ignore. Je suis en train de faire le diagnostic. *(il essaie de planter la fourchette à plusieurs endroits, puis un couteau)*

MARIE-HÉLÈNE : Vos couverts sont en panne ?

CLAUDE-HENRI : Je crois plutôt que c'est la cuisson de la viande qui n'est pas optimale.

MARIE-HÉLÈNE : Pas assez cuite ?

CLAUDE-HENRI : Trop. Je crois. Mais je ne suis pas un spécialiste. *(il examine la viande, démuni)*

MARIE-HÉLÈNE : Que va-t-on faire ?

CLAUDE-HENRI : À la guerre, comme à la guerre. Je vais chercher autre chose à manger. J'ai vu qu'Honorine avait laissé un panier de provisions sur la table de la cuisine, je vais le chercher.

MARIE-HÉLÈNE : Quel courage !

CLAUDE-HENRI : *(il lui pose une main sur l'épaule, solennel)* Les éléments semblent se déchaîner contre nous, ma douce, mais même si « la pente est forte, la route est droite ».

MARIE-HÉLÈNE : De Gaulle ?

CLAUDE-HENRI : Non, Raffarin, je crois. *(il va chercher le panier en cuisine)*

MARIE-HÉLÈNE : *(regardant la viande calcinée sur la table)* Elle n'a jamais été très bonne cuisinière, Honorine, en y repensant. Pas étonnant qu'elle ait encore raté ce rôti... *(pause)* J'espère qu'il va nous ramener quelque chose de bon, du homard, par exemple. J'adore le homard ! Il faudra que j'apprenne à le cuisiner d'ailleurs, ce légume.

Claude-Henri revient avec un panier qu'il pose sur la table.

CLAUDE-HENRI : Avec ça, nous ne mourrons pas de faim...

MARIE-HÉLÈNE : Qu'est-ce que c'est ? Du homard ?

CLAUDE-HENRI : Attendez, je n'ai pas encore regardé à l'intérieur. *(il plonge sa main dans le panier et en sort une pomme de terre, victorieux, il s'exclame)*. Un poireau !

MARIE-HÉLÈNE : Peut-on le manger cru ?

CLAUDE-HENRI : Oui, mais il faut d'abord l'éplucher. Je crois avoir déjà vu Honorine faire ça. *(il se lève et retourne dans le tiroir où il a trouvé les couverts tout à l'heure)*. Avec ceci !

Un épluche-légumes !

MARIE-HÉLÈNE : Monsieur connaît le vocabulaire technique !

CLAUDE-HENRI : J'ai une faculté naturelle pour retenir ces choses-là. Voyons comment procéder. *(il se concentre sur sa pomme de terre et son épluche-légumes, et réussit maladroitement à enlever un peu de la peau, sa main finissant la course sur la table avec un grand fracas à chaque épluchure, Marie-Hélène sursaute à chaque fois)*

MARIE-HÉLÈNE : J'ai l'impression que ce poireau ne se laisse pas faire !

CLAUDE-HENRI : J'aurai sa peau ! *(dit-il en continuant d'asséner des coups d'économe sur la table)*

MARIE-HÉLÈNE : Courage, mon brave, vous arrivez au bout !

CLAUDE-HENRI : *(en sueur, essoufflé)* Je crois que c'est bon. C'est fini.

MARIE-HÉLÈNE : Et maintenant ?

CLAUDE-HENRI : Maintenant, on goûte. *(il plante ses dents dans la pomme de terre pas cuite mais est rapidement déçu)*. Ça n'a pas du tout le goût du poireau.

MARIE-HÉLÈNE : Il n'y a pas autre chose ? *(elle fouille au fond du panier, en ressort des bananes)* Des fruits exotiques !

CLAUDE-HENRI : C'est mieux que rien. Au moins, on est sûrs qu'il n'y pas de préparation pour ceux-là.

MARIE-HÉLÈNE : Ne faut-il pas un « épluche-fruit » pour enlever la peau ?

CLAUDE-HENRI : Non, la peau des fruits se mange, comme pour les pommes. Regardez. *(il essaie de croquer une banane sans l'éplucher, en vain)*.

MARIE-HÉLÈNE : *(l'observant)* Je vais quand même enlever la peau cette fois...

CLAUDE-HENRI : Vous avez raison, après tout, on n'est pas obligé de sacrifier à toutes les traditions culinaires.

MARIE-HÉLÈNE : *(réussissant enfin à manger sa banane)* Quelle journée, mon ami, quelle journée !

CLAUDE-HENRI : À qui le dites-vous ?

MARIE-HÉLÈNE : Si on vous avait dit ce matin que vous prépareriez votre propre repas ce soir, l'auriez-vous cru ?

CLAUDE-HENRI : Pour tout vous dire... *(il avale un morceau de banane)* Quand je nous vois comme ça tous les deux dans notre grand château, livrés à nous-mêmes. Quand je vois comment on se débrouille face à l'adversité des tâches quotidiennes...

MARIE-HÉLÈNE : Et bien...

CLAUDE-HENRI : *(s'effondrant en larmes)* J'ai peur !

Baisser de rideau. Fin du premier acte.

ACTE II

Scène 1 :

Le rideau s'ouvre sur nos deux aristocrates passablement affectés par un mois de vie en autonomie. Le ménage n'étant plus fait, le désordre règne un peu partout, les cadres sont de travers, une chaise est renversée, une pile de vaisselle sale est visible sur la table, plusieurs bouteilles de Rhum sont vides et jonchent le sol ainsi que des cartons à pizza. Des outils de jardinages sont disposés ça et là. Il y a également un tas de vêtements sales dans un coin de la scène, et Monsieur est vêtu d'un pantalon de pyjama et d'un simple marcel un peu jauni. Madame est totalement décoiffée et sa tenue, tachée, dépareillée, froissée laisse également à désirer.

CLAUDE-HENRI : Je crois que nous n'avons plus d'assiettes propres, Marie-Hélène.

MARIE-HÉLÈNE : Allons bon, c'est comme les vêtements alors ?

CLAUDE-HENRI : Oui, il semble que quelqu'un se chargeait de nettoyer tout ça, avant.

MARIE-HÉLÈNE : Cela fait combien d'années que nos domestiques ont fichu le camp, déjà ?

CLAUDE-HENRI : C'était il y a trois semaines, et c'est nous qui les avons congédiés...

MARIE-HÉLÈNE : Mais pourquoi avez-vous fait une chose pareille, Claude-Henri ?

CLAUDE-HENRI : Il s'agissait de faire des économies, je vous rappelle.

MARIE-HÉLÈNE : Je n'ai toujours pas compris le lien entre nos gens et les économies. *(soudain, elle a un illumination)* Ah ? C'est parce qu'il y a « gens » dans « Argent » ?

CLAUDE-HENRI : Voyons Marie-Hélène, c'est parce que nous les payions !

MARIE-HÉLÈNE : *(horriifiée)* Quoi ?! Mais pour quoi faire ?

CLAUDE-HENRI : Pour réaliser quelques tâches ingrates qui nous incombent maintenant.

MARIE-HÉLÈNE : Moi qui pensait que Pablo était véritablement passionné par les plantes. Je suis déçue...

CLAUDE-HENRI : Oui, ils travaillaient avec une telle nonchalance que cela semblait facile voire même agréable. Je ne comprends pas pourquoi nous ne parvenons pas à un tel

accomplissement. Sans doute que nous le faisons beaucoup plus sérieusement qu'ils ne faisaient.

MARIE-HÉLÈNE : Et mieux ! Tenez, ce matin, j'ai pu glisser quelques épluchures, sous ce tapis (*elle montre un tapis*). Du coup, maintenant, le sol est parfaitement propre... (*elle glisse le pied sur le sol, mais il colle*) même si ça colle encore un peu...

CLAUDE-HENRI : (*s'approchant d'une bouteille de rhum vide renversée sur la table basse*) Je crois que nous avons terminé la dernière bouteille de rhum. Je pense qu'à présent nous avons fait assez d'économies, il est temps de reprendre une vie normale.

MARIE-HÉLÈNE : (*radieuse*) Ah, vous pensez que nous pouvons à nouveau dépenser sans compter comme avant ?

CLAUDE-HENRI : J'ai pris rendez-vous avec Monsieur Janco pour qu'il nous fasse un point d'étape. Mais j'ai bon espoir qu'ils nous disent que l'orage est passé et qu'il vienne avec de bonnes nouvelles. (*il regarde sa montre*) Il ne devrait pas tarder d'ailleurs.

Ding dong, la sonnette de la porte retentit.

MARIE-HÉLÈNE : Quand on parle du loup de Wall Street..

CLAUDE-HENRI : (*se dirigeant vers la porte*) Il va être épaté de la façon que nous avons eu de gérer cette petite crise financière et passagère.

Pendant que Marie-Hélène se cure le nez profondément, Claude-Henri ouvre la porte et fait entrer le banquier.

Scène 2 :

CLAUDE-HENRI : Monsieur Janco, quel plaisir de vous revoir pour des bonnes nouvelles !

JANCO : (*un peu gêné et interloqué par le désordre et l'accoutrement de ses clients*) Bonjour Claude-Henri. Bonjour Marie-Hélène. Vous... Vous allez bien ? (*dit-il en détaillant les vêtements et la coiffure de chacun*)

MARIE-HÉLÈNE : (*lui tendant la main dont les doigts fouillaient ses narines il y a un instant*) Tout va pour le mieux comme vous pouvez le voir, Monsieur Janco. Tout est sous contrôle.

JANCO : (*montrant l'extérieur*) Dites-donc, c'est la jungle dehors, j'avais de l'herbe jusqu'aux genoux.

CLAUDE-HENRI : Je ne sais pas, je n'ai pas mis le pied dehors depuis trois semaines.

JANCO : Est-ce que je peux entrer ? J'ai des choses à vous dire...

CLAUDE-HENRI : (*l'invitant à s'asseoir sur l'un des fauteuils*) Asseyez-vous, faites comme chez vous...

JANCO : *(pour lui-même)* C'est-à-dire que chez moi... C'est propre...

MARIE-HÉLÈNE : Ne faites pas attention, nous n'avons pas encore fait le petit ménage du matin.

JANCO : *(avant de s'asseoir, le banquier passe la main sur l'assise du fauteuil soulevant un nuage de poussière impressionnant)* Je vois ça !

CLAUDE-HENRI : *(s'asseyant d'un coup et libérant également un autre nuage de poussière)* Alors, racontez-nous, cette petite crise, est-elle terminée ?

JANCO : *(sourire gêné)* La crise ? Alors... Pas tout à fait, mais je viens avec des solutions, ne vous inquiétez pas.

MARIE-HÉLÈNE : Des solutions ? Voilà ! On aime quand vous nous parlez comme ça. Assez de problème ! Des solutions ! *(elle est pendue aux lèvres du banquier n'attend que des bonnes nouvelles)*

JANCO : Pour commencer, faisons le point sur vos... vos efforts pendant ces quelques semaines. Depuis que je vous ai annoncé la fin de... *(il est gêné par le regard insistant de ses deux clients)* la fin de l'abondance pour vous...

CLAUDE-HENRI : Des efforts titanesques. Je pense que vous avez rarement vu ça, de mémoire de banquier.

JANCO : Alors, oui, sans doute que pour vous ça représente beaucoup de sacrifices, mais...

MARIE-HÉLÈNE : *(sentant le vent tourner, elle devient fébrile, presque hystérique)* Des sacrifices, oui ! On n'a même plus de papier toilette. Regardez ! *(elle lui met la main juste devant le visage)* J'ai les ongles tout noir ! *(sitôt après, elle se ronge ces mêmes ongles en attendant une délivrance dans les propos du banquier)*

JANCO : *(moue dégoûtée)* J'en conviens tout à fait, madame. J'en conviens. Néanmoins... Nous sommes loin... très loin du compte, si vous me permettez ce jeu de mot un peu cavalier.

CLAUDE-HENRI : Comment ça très loin du compte ? On n'a plus rien dépensé depuis que vous avez quitté cette pièce la dernière fois. Plus rien du tout !

JANCO : En êtes-vous bien certain Claude-Henri ? *(il sort une feuille de sa malette)* J'ai pris la liberté d'éditer à nouveau votre relevé bancaire pour que nous puissions examiner tout cela ensemble...

MARIE-HÉLÈNE : Il n'y a rien à examiner, puisqu'on vous dit qu'on n'a pas dépensé un kopek. Rien ! Nada ! *(elle met l'ongle de son pouce sous une dent et le fait claquer, en direction du banquier)*

JANCO : *(recevant un projectile non identifié dans l'œil)* Aïe. Oui, vous n'avez sans doute

pas eu l'IMPRESSIION de dépenser d'argent, mais vos relevés sont formels : vous continuez à creuser le gouffre financier, jour après jour.

CLAUDE-HENRI : Le gouffre financier ! Rien que ça ? Vous n'exagérez pas un tout petit peu ?

JANCO : Je ne crois pas non. Vous êtes déjà à moins sept mille euros pour ce mois-ci, et sur une trajectoire pour atteindre les moins vingt mille avant le mois prochain.

MARIE-HÉLÈNE : Mais comment est-ce possible ? Malgré tous nos efforts ?

JANCO : (*regardant sa feuille*) Déjà, il y a des dépenses récurrentes d'alimentation. Le « Stromboli », ça vous dit quelque chose ?

CLAUDE-HENRI : C'est la pizzeria qui nous livre. Il nous faut quand même bien manger, non ?

JANCO : Deux mille euros de pizzas ? Vraiment ?

MARIE-HÉLÈNE : (*agitant son doigt sale devant le nez du banquier*) Oui mais en trois semaines !

CLAUDE-HENRI : Vous croyez que ça nous amuse de manger des pizzas midi et soir ?

JANCO : Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas fait à manger vous-mêmes ? C'est bien meilleur marché !

MARIE-HÉLÈNE : On a essayé au début. Le premier jour. Cela s'est soldé par un échec.

CLAUDE-HENRI : Oui et on a failli se blesser avec l'épluche-légumes. Vous voulez notre mort sur la conscience ?

JANCO : Passons. (*continuant de lire sa feuille*) J'ai aussi une facture d'eau anormalement élevée... Vous voyez ce que cela peut être ?

MARIE-HÉLÈNE : (*se défendant*) Alors, ça, ce n'est pas moi ! Je n'ai rien compris à ces histoires de robinet, du coup, je n'ai pas vu la baignoire depuis trois semaines ! (*elle lève ses mains sales au ciel*)

CLAUDE-HENRI : (*cherchant dans sa mémoire*) En terme de boisson, nous avons essentiellement éclusé le stock de rhum et le lambrusco livré avec les pizzas. L'eau, je ne vois pas bien ce qu'on aurait pu en faire...

JANCO : Peut-être une fuite quelque part ?

MARIE-HÉLÈNE : L'arrosage, ça compte ? Parce que j'ai utilisé le tuyau d'arrosage pour mes peupliers l'autre jour. Et ben tiens : c'est le jour où vous êtes venu la dernière fois.

JANCO : Mais vous avez bien fermé le robinet à la fin ?

MARIE-HÉLÈNE : À la fin de ?

JANCO : De l'arrosage.

MARIE-HÉLÈNE : Mon pauvre homme, on voit bien que vous ne connaissez rien au jardinage : l'arrosage doit être permanent. Il en va de la survie de nos plantations !

JANCO : Mais vous arrosez à grande eau ou au goutte à goutte ?

MARIE-HÉLÈNE : Alors quand j'ai tourné la bague du jet (*elle mime*) le tuyau m'a échappé et ça a fait « psshhh » (*elle mime un tuyau qui se contorsionne dans tous les sens sous la pression de l'eau*) Il est retombé un peu plus loin, et j'ai laissé comme ça.

JANCO : (*incrédule*) Depuis trois semaines ?

CLAUDE-HENRI : Alors qu'il pleut des cordes depuis quelques jours ?

MARIE-HÉLÈNE : Mais mes peupliers sont en pleine forme ! C'est bien la preuve que c'est la bonne méthode ! On pourrait presque les entendre pousser !

JANCO : Ce qu'on entend, c'est l'eau qui s'écoule à gros bouillons, oui ! Maintenant que vous le dites, j'ai entendu ce bruit en arrivant tout à l'heure...

CLAUDE-HENRI : (*se levant*) Je vais aller fermer le robinet sinon les chinois vont avoir un dégât des eaux...

JANCO : (*le retenant*) Laissez Claude-Henri, je fermerai le robinet en repartant.

MARIE-HÉLÈNE : Et mes peupliers !

JANCO : Ne vous inquiétez pas, cela n'a plus d'importance.

CLAUDE-HENRI : Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? Plus d'importance ?

JANCO : Vous voyez que cela ne marchera pas. Vos... « efforts » sont insuffisants, il faut passer à la vitesse supérieure.

MARIE-HÉLÈNE : (*éclatant en sanglot*) Comment ? Mais ce n'est pas possible (*et elle se mouche dans son chemisier*).

JANCO : (*dégoûté*) Rassurez-vous, je vous ai promis des solutions. Je vais maintenant vous les exposer.

CLAUDE-HENRI : Je suis curieux d'entendre ce que vous avez à nous dire.

JANCO : Vous avez une belle propriété, vaste, inoccupée.

MARIE-HÉLÈNE : (*reniflant*) Mais mes peupliers...

JANCO : (*éludant la question parlant pour lui-même*) On en fera du bois de chauffage...

(s'adressant à Claude-Henri) Nous pouvons exploiter cette propriété et y installer une activité.

CLAUDE-HENRI : Quel type d'activité ?

JANCO : Une industrie de pointe, j'ai justement une proposition *(il sort une autre feuille de sa malette)* d'une startup innovante qui a besoin d'espace...

CLAUDE-HENRI : *(prenant la feuille qu'il lui tend)* Une startup ? Mais dans quel domaine ?

JANCO : *(géné)* Euh... La... L'agriculture.

MARIE-HÉLÈNE : Une entreprise innovante dans l'agriculture ?

CLAUDE-HENRI : *(lisant quelques lignes du document)* C'est... C'est une porcherie industrielle ?

JANCO : *(lui reprenant la feuille des mains)* Oui, mais innovante *(il insiste sur le terme)* !

MARIE-HÉLÈNE : Ils font du porc végétal ?

JANCO : Non, mais l'abattage se fait avec une méthode moderne : du CO₂.

CLAUDE-HENRI : Comment vous voulez dire ?

JANCO : *(fier de lui, et cruel)* Les porcs sont placés vivants dans un caisson contenant du CO₂, ils halètent, s'étouffent et meurent. C'est très propre. Très humain. *(il sourit)*

MARIE-HÉLÈNE : Pauvres bêtes...

JANCO : *(tentant un jeu de mot pourri)* Saucisson pas si malheureux ! *(sa blague tombe à plat)*

CLAUDE-HENRI : Très honnêtement, je ne suis pas très emballé par le concept.

JANCO : *(faisant semblant de ne pas comprendre)* Alors, l'emballage, lui se fera ailleurs. Ici, ce ne sera que l'élevage et l'abattage, rassurez-vous.

MARIE-HÉLÈNE : *(elle se gratte les fesses)* Je ne sais pas si cela doit nous rassurer. *(elle sent ses doigts tout en parlant)* Mais l'odeur, vous avez pensé à l'odeur ? *(elle plaque ses doigts sous le nez du banquier)*

JANCO : *(avec un mouvement de recul)* On s'habitue...

CLAUDE-HENRI : Mais, je ne comprends pas. En quoi ce projet réglerait-il nos problèmes financiers ?

JANCO : C'est là qu'il faut être attentif. Avec l'installation de cette startup dans votre propriété, vous aurez un revenu mensuel garanti qui couvrira vos frais personnels.

MARIE-HÉLÈNE : *(soudain intéressée)* Combien ?!

JANCO : Suffisamment pour reprendre une vie normale.

CLAUDE-HENRI : Avec les voyages ?

JANCO : *(prudent)* Avec des petits voyages de temps en temps.

MARIE-HÉLÈNE : *(très intéressée)* Quatre fois par an ? Comme avant ?

CLAUDE-HENRI : *(corrigeant)* On était plutôt à six, si on compte les escapades en Italie...

MARIE-HÉLÈNE : Oui, mais ça, ça compte pas, c'est même pas deux heures d'avion !

JANCO : *(ne voulant pas s'étendre davantage sur le sujet)* Est-ce que vous êtes d'accord ?

CLAUDE-HENRI : Il vous faut une réponse pour quand ?

JANCO : Le plus tôt possible. L'investisseur a des vues sur un autre terrain, celui de l'hôpital, vous voyez ?

MARIE-HÉLÈNE : L'hôpital ? Mais que vont-ils faire des malades ?

JANCO : Aucune idée, mais vous savez maintenant les hôpitaux ont tellement besoin d'argent... Et puis, dans le cochon, tout est bon, surtout les revenus que ça génère... *(rire sadique, mais sans réaction de ses clients)*

CLAUDE-HENRI : Il faut que je réfléchisse. Ce château appartenait à mes ancêtres, ça m'ennuie d'être celui qui le transforme en porcherie industrielle.

JANCO : *(corrigeant)* En startup innovante !

MARIE-HÉLÈNE : *(abondant dans le sens du banquier)* Et pense aux voyages ! L'Australie ! Les bons d'achat de chez Chanel à dépenser...

JANCO : *(tempérant)* Oui, nous verrons cela en temps voulu. L'important c'est de signer ce document, je vous le laisse *(il leur tend)*. Ne regardez pas trop les petites lignes, c'est du charabia de financier, vous n'allez pas aimer... *(il se lève pour partir, ses hôtes se lèvent à leur tour)*

CLAUDE-HENRI : Bon, je suis content que vous nous proposiez une porte de sortie de crise. Même si nous n'avons pas vraiment eu de difficultés jusque-là *(il trébuche sur une bouteille vide qui traînait par terre)*, la situation aurait pu se compliquer par la suite...

JANCO : *(cherchant à les flatter)* Vous vous débrouillez comme des chefs. Je vais être honnête, vous m'avez impressionné ! *(il dit ça la main sur le cœur)*

MARIE-HÉLÈNE : Est-ce que vous souhaitez dîner avec nous ? *(se grattant à nouveau)*

les fesses) J'allais justement pétrir la pâte pour faire une tourte avec les restes de pizza d'hier.

JANCO : (*dégoûté*) Sans façon ! Je suis attendu... Justement, par le directeur de l'hôpital, pour lui faire la même proposition... Je ne voudrais pas vous mettre la pression, bien sûr, mais... ne tardez pas à me donner votre réponse...

CLAUDE-HENRI : Nous vous rappelons dans la journée. Passez le bonjour au directeur de l'hôpital.

JANCO : Ah vous vous connaissez ?

CLAUDE-HENRI : Un peu, oui. On s'est croisé aux Antilles. On apprécie le même rhum...

JANCO : Ah ! Vous êtes copains comme cochons alors ! (*son jeu de mot n'ayant aucun effet, il part en fermant la porte derrière lui*) À plus tard !

Scène 3 :

MARIE-HÉLÈNE : Cet homme est délicieux. C'est la fin de nos petits ennuis !

CLAUDE-HENRI : N'allons pas trop vite en besogne, ma mie, il s'agit tout de même de vendre le château pour une activité pas très noble. Une porcherie... Pourquoi pas une maison close ?

MARIE-HÉLÈNE : Vous oubliez une chose.

CLAUDE-HENRI : Ah oui, laquelle ?

MARIE-HÉLÈNE : Cela peut également nous protéger des attentats islamo-gauchistes.

CLAUDE-HENRI : (*réfléchissant*) Je n'avais pas pensé à ça. Vous croyez ?

MARIE-HÉLÈNE : De nos jours, il faut se méfier de tout. (*elle se gratte les fesses à nouveau puis s'approche de lui*) Et nos petits week-end à Venise, ça ne vous manque pas ?

CLAUDE-HENRI : (*s'éloignant*) Et bien bizarrement pas tant que ça ! Figurez-vous que j'éprouve même un certain plaisir à revenir aux choses simples. À l'essentiel.

MARIE-HÉLÈNE : (*un peu vexée et déçue*) L'essentiel, c'est de continuer à ne rien faire comme avant, en profitant de la vie. Voilà mon avis. C'est comme ça que j'ai été élevée. Vous avez votre château, moi j'ai une réputation à assumer. Cela fait trois semaines que je n'ai pas changé de sac à mains. Vous croyez que c'est une vie ? Qu'est-ce qu'on va dire de moi, en ville ?

CLAUDE-HENRI : J'entends... J'entends vos arguments. Mais comprenez que c'est une décision difficile à prendre pour moi.

MARIE-HÉLÈNE : (*pour elle-même*) Si je vois la femme du directeur de l'hôpital se

pavaner avec le sac à main Chanel que j'aurais pu m'acheter en Australie avec mes 5 % de réduction, je ne vais pas le supporter... *(elle prend le contrat laissé par le banquier et commence à le lire)*

CLAUDE-HENRI : Bon, je vais aller vérifier que le banquier a bien fermé le robinet du tuyau d'arrosage. Porcherie ou pas, on ne va pas gaspiller de l'eau pour rien.

Il ouvre la porte d'un coup et derrière la porte, se tenait accroupi le jardinier qui regardait par la serrure et la servante debout derrière lui. Pablo, déséquilibré et surpris tombe en avant et se relève dès que possible, en cherchant une excuse. Il porte un sac à dos.

Scène 4 :

HONORINE : *(enjouée pour ne pas paraître surprise)* Bonjour !

CLAUDE-HENRI : *(surpris)* Qu'est-ce que vous fichez là ?

PABLO : *(se relevant)* Je... Nous venions vous rendre une petite visite. De courtoisie.

MARIE-HÉLÈNE : *(elle s'approche, avec les documents du banquier en main)* Comme c'est gentil. Vous avez apporté à manger ?

HONORINE : Ah, non.

MARIE-HÉLÈNE : C'est fort dommage.

PABLO : Nous avons croisé votre banquier dans le parc. Il s'affairait après le tuyau d'arrosage. Il était trempé de la tête au pied. Et il répétait « Quelle conne, mais quelle conne ». Vous l'avez engagé pour entretenir vos espaces verts ?

CLAUDE-HENRI : Non, mais il nous donne un coup de main ponctuel. Il nous doit bien ça...

HONORINE : *(louchant sur les documents que tient Marie-Hélène)* Il vous a apporté de bonnes nouvelles ? Vous pouvez nous réembaucher ?

MARIE-HÉLÈNE : Pas encore, mais c'est sur la bonne voie.

CLAUDE-HENRI : *(tempérant ses propos)* C'est un petit peu plus compliqué que ça...

PABLO : Ah bon ?

MARIE-HÉLÈNE : *(montrant les documents)* Nous avons là une proposition pour qu'on redevienne enfin les courageux rentiers que nous avons toujours été.

CLAUDE-HENRI : Une proposition que nous n'avons pas encore acceptée.

PABLO : Je peux voir ? Cela respecte la richesse des lieux, j'espère ? Cela ne va pas dénaturer le patrimoine ?

CLAUDE-HENRI : C'est là que j'ai quelques réserves. D'ailleurs, je veux bien votre avis, cher ami, vous qui avez arpenté nos terres en long et en large, est-ce que ce projet n'est pas de nature à trahir les valeurs de notre famille selon vous ?

PABLO : Faites voir ? (*il essaie de prendre les feuilles, mais Marie-Hélène ne les lâche pas*)

MARIE-HÉLÈNE : Qu'est-ce qu'il sait des « valeurs de notre famille », lui. C'est un bouseux !

CLAUDE-HENRI : Laissez-le jeter un œil au projet. Qu'est-ce que ça vous coûte ?

MARIE-HÉLÈNE : Ça me coûte potentiellement un voyage en Australie ! (*elle retire les documents vers elle*)

HONORINE : (*essayant de débloquer la situation*) Et si je vous montrais comment faire un bon homard ?

MARIE-HÉLÈNE : (*lâchant immédiatement les feuilles, Pablo les a maintenant en main, surpris*) Un homard ? Vous feriez ça ? Mais on n'en a pas.

HONORINE : Mais si, dans le congélateur. En souvenir du bon vieux temps quand vous étiez... pétés de thune !

MARIE-HÉLÈNE : (*l'accompagnant vers la cuisine*) On a un congélateur ? Mais qu'est-ce qui vous pousse à agir de la sorte ? Je n'ai pas cessé de dire du mal de vous...

HONORINE : La générosité, sans doute.

MARIE-HÉLÈNE : La « générosité » dites-vous ? Je ne comprends même pas le mot...

(*elles sortent toutes deux côté cuisine*)

Scène 5 :

PABLO : (*se dirigeant vers les fauteuils*) Je peux m'asseoir ?

CLAUDE-HENRI : Je vous en prie. Je vous avoue que j'ai beaucoup de mal à m'intéresser aux documents administratifs. C'est une phobie, vous savez. Vous avez bien de la chance de vous intéresser à cela.

PABLO : C'est-à-dire que des promesses de banquier, j'en ai déjà subi plusieurs. À la longue, on finit par faire attention à ce qu'ils nous font signer.

CLAUDE-HENRI : Jusqu'ici, je n'ai jamais eu de problème avec monsieur Janco, mais depuis quelques semaines, j'ai l'impression qu'il a changé d'attitude à notre égard.

PABLO : Forcément ! Vous êtes passés de riches à pauvres, ça change son regard sur vous. Avant, vous étiez une source de revenus pour lui, maintenant, vous êtes... un problème.

(ils s'asseyent tous les deux)

CLAUDE-HENRI : *(crédule)* Il ne l'a pas formulé comme cela. J'ai plutôt l'impression qu'il nous voit comme des associés, des partenaires. Il veut faire des affaires avec nous.

PABLO : Il veut faire des affaires sur votre dos, oui ! Laissez-moi parcourir ce document...

CLAUDE-HENRI : Je vous en prie. Faites. Faites.

Pablo fronce les sourcils et montre à plusieurs reprises des grimaces d'étonnement sous le regard de Claude-Henri qui garde les mains croisées sur son genou, un peu inquiet.

PABLO : *(faisant référence à un passage du document, sans le montrer à Claude-Henri)* Il se fout de votre gueule, là...

CLAUDE-HENRI : *(ne sachant pas de quoi il parle, il acquiesce)* Euh oui, peut-être...

PABLO : *(offusqué à la lecture de la suite)* Quoi ?!

CLAUDE-HENRI : *(sans savoir de quoi il s'agit à nouveau)* Je ne vous le fais pas dire.

PABLO : *(poursuivant)* Non, mais là, c'est abusé. Ça vaut bien plus que ça !

CLAUDE-HENRI : Ah oui ?

PABLO : Et ils détruisent votre cave pour entreposer la bidoche ?!

CLAUDE-HENRI : *(blasé)* Ah ça... *(assimilant enfin l'information)* De quoi ? Ma cave ? *(il lui prend le document des mains)*

PABLO : Là, c'est écrit en petit *(il lui montre)*. « Le propriétaire renonce à l'usage du cellier pour les deux-cent-cinquante-six prochaines années ».

CLAUDE-HENRI : *(essayant de se rendre compte)* Attendez, dans deux-cent-cinquante-six ans, ça me fera quel âge ?

PABLO : Et tout ça pour une bouchée de pain ! C'est une arnaque, il ne faut pas signer ce truc.

CLAUDE-HENRI : Mais est-ce que nous avons le choix ?

PABLO : On a toujours le choix.

CLAUDE-HENRI : Mais, mon épouse... Ses voyages... Son train de vie.

PABLO : Alors, je vous le dis comme je le pense, c'est pas avec ce qu'ils vous offrent dans ce contrat que vous allez pouvoir reprendre les voyages. C'est mort. Finito.

CLAUDE-HENRI : Ah bon ? Mais pourtant monsieur Janco...

PABLO : Monsieur Janco est un banquier, donc par définition, c'est un menteur, un escroc ! Il ne faut pas le croire !

CLAUDE-HENRI : Vous croyez ?

PABLO : Appelez-le, et essayez de lui parler de l'usage de votre cave. Vous allez voir. Il sera sans pitié. Il va vous rafler jusqu'au dernier sou...

CLAUDE-HENRI : *(interloqué)* Ce serait étonnant. Tout de même. On se connaît depuis des années !

PABLO : Moi aussi, je vous connais depuis des années.

CLAUDE-HENRI : Et ? Je ne comprends pas l'argument.

PABLO : Est-ce que ça vous a empêché de me virer comme un malpropre ?

CLAUDE-HENRI : *(il réfléchit quelques secondes)* Je vais essayer de l'appeler. *(il se lève pour aller chercher un téléphone)*

PABLO : C'est très simple, vous lui dites : « la cave, pas question je la garde ». Vous allez voir sa réaction.

CLAUDE-HENRI : *(commençant à composer le numéro)* C'est-à-dire, vous pensez qu'il va faire quoi ?

PABLO : Essayez juste !

CLAUDE-HENRI : *(au téléphone)* Oui, bonjour, est-ce que je pourrais parler à Monsieur Janco s'il vous plaît. *(à Pablo)* C'est la secrétaire.

PABLO : Voilà, il commence déjà à filtrer vos appels. C'est pas bon signe.

CLAUDE-HENRI : *(au téléphone)* Oui, je patiente...

PABLO : Il vous fait mariner, pour vous faire comprendre que c'est vous qui êtes à son service, et pas l'inverse.

CLAUDE-HENRI : *(à Pablo)* Vous voyez le mal partout... Il est juste très occupé...

PABLO : Mais oui, mais oui. Jusqu'à maintenant, vous l'aviez en direct au téléphone, pas vrai ?

CLAUDE-HENRI : *(réfléchissant)* Oui, c'est vrai, il répondait directement à ce numéro avant. Mais...

PABLO : Il a donné des consignes à sa secrétaire : « si ce numéro appelle, faites le patienter ».

CLAUDE-HENRI : Mais non, c'est ... *(il parle à nouveau dans le téléphone)* Oui pardon mademoiselle, je vous écoute. Oui, c'est à propos du contrat. Oui... Je... Oui ok, je patiente...

PABLO : Et ça continue...

CLAUDE-HENRI : Elle voulait s'assurer que je ne le dérangeais pas pour rien...

PABLO : Comme si on appelait son banquier pour le plaisir...

CLAUDE-HENRI : *(faisant signe à Pablo de se taire, montrant le téléphone)* Oui Monsieur Janco, re-bonjour. Vous allez bien ? Oui, pardon, je ne vais pas abuser de votre temps. Je relisais le petit contrat que vous m'avez laissé, là. Oui, la porcherie... Et donc, la cave, ça ne va pas être possible, là, vous vous rendez compte ? Non, je dis, le cellier, je le garde. Pas question de l'utiliser pour entreposer de la viande. Ça n'a aucun sens !

Voilà, j'étais sûr que vous comprendriez *(il fait des gestes à Pablo pour montrer qu'il avait tort)*. Merci de votre compréhension, je me disais bien que ce devait être une erreur, on se connaît depuis si longtemps. Oui... Oui bien sûr, on n'a pas élevé les cochons ensemble, mais... *(il change peu à peu de contenance)* Oui, je comprends, mais mettez-vous à ma place... Comment ? Les huissiers ? Qu'est-ce que vous entendez par « Je vais vous envoyer les huissiers ». Pour commencer les saisies ? Mais attendez, il y a forcément d'autres solutions, vous n'allez pas... Comment ça vous avez un autre appel ? Le directeur de l'hôpital ? Mais attendez, on peut discuter quand même, on ... *(il regarde son téléphone)*

PABLO : Alors ?

CLAUDE-HENRI : Il m'a raccroché au nez.

PABLO : Je ne suis même pas étonné.

CLAUDE-HENRI : *(effaré)* Il m'a traité comme un vulgaire chômeur !

PABLO : Techniquement, c'est ce que vous êtes. Sauf qu'un chômeur n'a pas le même train de vie que vous, donc vous êtes... pire qu'un chômeur pour lui. Vous êtes une... charge, maintenant.

CLAUDE-HENRI : Mais ce n'est pas possible, il doit bien y avoir des moyens de s'en sortir. Tout le monde a le droit à une deuxième chance !

PABLO : Ah non... Malheureusement, la deuxième chance, c'est seulement pour ceux qui en ont déjà eu une première : celle de tomber du bon côté du seuil de pauvreté. Croyez-moi !

CLAUDE-HENRI : Il a dit qu'il allait m'envoyer les huissiers...

PABLO : Quand ?

CLAUDE-HENRI : Cet après-midi !

PABLO : Ah le salaud. Dans ce cas, il faut s'organiser. *(il se lève et prend le commandement des opérations)*

CLAUDE-HENRI : Qu'est-ce que vous allez faire ?

Scène 6 :

Honorine et Marie-Hélène entrent dans la pièce.

PABLO : Une ZAD !

CLAUDE-HENRI : Une quoi ?

PABLO : Une Zone À Défendre. On va se barricader, pour ne pas que les huissiers puissent entrer. Venez m'aider à chercher les planches qui sont dans l'atelier. Il faut les retarder pour qu'on ait le temps de s'organiser. *(il s'approche de la sortie)*

CLAUDE-HENRI : *(le suivant comme un zombie)* Des planches ? L'atelier ? Mais qu'allez-vous faire mon Dieu ?

PABLO : Il faut protéger toutes les entrées.

HONORINE : Que se passe-t-il ?

PABLO : Le banquier nous envoie les huissiers.

MARIE-HÉLÈNE : Les huissiers, c'est ceux qui donnent de l'argent ?

HONORINE : Au contraire, c'est ceux qui le reprennent.

MARIE-HÉLÈNE : Mais on n'a plus rien.

PABLO : Les meubles, les tableaux, ils vont tout prendre.

HONORINE : Vos chaussures...

MARIE-HÉLÈNE : *(elle entre dans une rage folle et son champ lexical perd soudain de sa superbe)* Mes chaussures ?! Ah les salauds ! Ah les fumiers ! Claude-Henri, vous n'allez pas laissez faire ça ?! Il faut intervenir ! Prendre les armes. On va leur démonter la gueule à ces connards !

CLAUDE-HENRI : *(effrayé par l'attitude de son épouse)* Du calme, ma douce, ne soyons pas violents !

MARIE-HÉLÈNE : Et comment que je vais être violente s'ils touchent à mes Louboutins, mes ballerines Chanel, mes baskets Vuitton pour le sport...

HONORINE : Vous faites du sport maintenant ?

MARIE-HÉLÈNE : *(énervée)* On ne sait jamais ! Je pourrais m'y mettre !

CLAUDE-HENRI : Vous avez perdu le sens commun, voyons ! On ne va pas entrer en lutte comme des... comme des syndicalistes !

MARIE-HÉLÈNE : Et pourquoi pas ! *(elle entonne le chant des gilets jaunes, le point levé, en arpentant la pièce de long en large)* On est là ! On est là ! Même si Janco le veut pas nous on est là !

CLAUDE-HENRI : *(s'énervant à son tour)* Enfin, calmez-vous Marie-Hélène, je ne vous reconnais plus !

Marie-Hélène fouille dans les tiroirs et commence à aiguïser des couteaux.

PABLO : *(s'interposant)* Je sais ce qu'il lui faut.

CLAUDE-HENRI : Attendez ! Vous n'allez pas encore la frapper ?

PABLO : *(sortant une cigarette roulée surdimensionnée de son sac à dos, il la tend à Marie-Hélène)* Tenez, prenez ça.

Marie-Hélène continue sa sélection méthodique des ustensiles les plus acérés.

CLAUDE-HENRI : Qu'est-ce que c'est ?

HONORINE : *(rassurante)* C'est un relaxant.

CLAUDE-HENRI : Un relaxant pour quoi faire ?

PABLO : Pour la relaxer.

CLAUDE-HENRI : *(retenant Pablo)* Vous voulez la droguer ?

MARIE-HÉLÈNE : *(exhibant un couteau d'un fort beau gabarit)* Ça, ça va bien aller pour leur couper les couilles à ces enculés !

PABLO : Vous croyez qu'on a le choix ?

CLAUDE-HENRI : *(observant son épouse, résigné)* Ok, allez-y, on l'a perdue de toute manière...

MARIE-HÉLÈNE : *(voyant enfin Pablo qui lui tend la cigarette)* Qu'est-ce que tu me veux, toi, avec ton pétard ?

PABLO : Ah, ok, on se tutoie maintenant. Tiens, fume ça, tu viseras mieux après.

MARIE-HÉLÈNE : *(rire gras)* Ouais, classe... *(elle prend la cigarette, Pablo lui allume avec un briquet)*

CLAUDE-HENRI : *(inquiète)* Ça va agir rapidement ?

PABLO : Ça dépend des gens.

HONORINE : Chez moi c'est très rapide.

CLAUDE-HENRI : (*étonné*) Pourquoi vous en prenez régulièrement ?

HONORINE : Ça m'arrivait, quand je vous supportais plus, par exemple.

CLAUDE-HENRI : Moi ? Mais qu'est-ce que je vous ai fait ?

HONORINE : Vos petits caprices, votre musique, votre petit whisky...

CLAUDE-HENRI : C'est du rhum.

HONORINE : Bref, toutes vos petites manies de riche héritier qui n'a jamais rien fait de ses six doigts... Ça me tapait sur le système...

CLAUDE-HENRI : (*comptant d'abord ses doigts, étonné*) Mais... Il fallait me le dire !

HONORINE : Je ne pouvais pas !

CLAUDE-HENRI : Et maintenant vous pouvez ?

HONORINE : Maintenant vous ne pouvez plus me virer, c'est déjà fait !

PABLO : (*à Claude-Henri*) Allez, venez, on y va.

CLAUDE-HENRI : Mais où ?!

PABLO : Chercher des outils (*il l'entraîne dehors*)

Scène 7 :

MARIE-HÉLÈNE : (*un peu shootée par le joint, mais encore déterminée à en découdre avec le banquier, elle agite son gros couteau en l'air*) Eh ! Vous allez où les potos ? On a une jaune à défendre, je vous rappelle !

HONORINE : Une zone !

MARIE-HÉLÈNE : Ouais ! Une zone à pourfendre. Une ZAP. (*elle chancelle sous l'effet de la drogue, se retient au meuble*)

HONORINE : (*corrigeant*) Une ZAD. (*elle s'approche pour la soutenir, lui retire le couteau qu'elle pose sur le meuble*) N'allez pas vous blesser avec ça.

MARIE-HÉLÈNE : (*protestant, mais trop molle pour se défendre correctement*) Eh ! Mon coupe-chou, il faut me le laisser pour que je puisse couper les (*elle mime le geste en cherchant le mot adapté*) roues... les roues...

HONORINE : Les roustons ? *(elle l'accompagne près d'un fauteuil)*

MARIE-HÉLÈNE : Les roubignoles du banquier. Est-ce qu'il en a seulement, ce f... ce f...
(elle begaye)

HONORINE : Ce fumier ?

MARIE-HÉLÈNE : Ce fils de pute. *(elle s'affale dans le fauteuil, Honorine s'assied elle aussi, Marie-Hélène la regarde en silence quelques secondes)*. T'es ma copine, toi, hein !

HONORINE : Ouais, bof... Seulement quand vous êtes shootée...

MARIE-HÉLÈNE : Je suis pas shootée ! D'abord, ça me fait rien du tout, votre truc *(elle montre le joint qu'elle a en main, et en reprend une bouffée)*. C'est un truc pour les pauvres, ça. Mes copines, elle carbure à la coke. C'est autrement plus puissant...

HONORINE : Ah c'est ça que vous faites quand vous allez « dîner en ville » ?

MARIE-HÉLÈNE : *(toute la conversation avec le ton d'une personne complètement ivre)*
Pas moi. Moi je touche pas à ses conneries. Mais j'en connais... Si vous saviez *(elle ricane bêtement)* ce qu'elles se mettent des fois...

HONORINE : Elles n'ont pas mieux à faire avec leur pognon ?

MARIE-HÉLÈNE : *(sur le ton de la confession)* Le pognon, le pognon... Pff. Au bout d'un moment, on sait plus quoi en foutre, ma pauvre. Enfin, je dis ma pauvre, mais c'est pas pour vous vexer...

HONORINE : J'ai bien compris...

MARIE-HÉLÈNE : Je m'achète les pires trucs qui servent à rien. Des montres sans aiguille, des tableaux tout blanc qui coûtent une fortune, bon sang, je regarde mon compte en banque, j'ai encore plus qu'avant ! Sans rien foutre ! À un moment ça va bien !

HONORINE : *(éccœurée)* On n'a vraiment pas les mêmes soucis...

MARIE-HÉLÈNE : Le pire, c'est que je suis même pas heureuse. Mes copines... Pas vous hein, les vraies... Elles sont connes comme des chaises. Rien dans le ciboulot. *(elle cherche à pointer sa tête avec son index, mais se rate sous l'effet de la drogue, alors ressaie en tenant sa main avec son autre main pour y parvenir)*

HONORINE : Ça, j'avais déjà bien remarqué que vous n'étiez pas des flèches...

MARIE-HÉLÈNE : Heureusement qu'on a nos maris pour tenir la baraque. *(elle laisse volontairement un silence s'installer puis éclate de rire)* Pff... non je déconne. Ils sont encore plus débiles...

HONORINE : Tiens donc...

MARIE-HÉLÈNE : Le mec de l'hôpital, là. Le directeur *(elle fait un geste pour marquer*

l'emphase). On en parlait justement. Monsieur le Directeur. Un copain de mon mari...

HONORINE : Oui, oui, je vois bien de qui vous parlez. Celui que votre banquier essaie d'arnaquer aussi.

MARIE-HÉLÈNE : Voilà ! Et ben vous savez ce qu'il a fait ?

HONORINE : Racontez-moi.

MARIE-HÉLÈNE : Bon, déjà, faut savoir qu'il trompe sa femme à longueur de journée. Hein, ça, c'est de notoriété publique. Il trempe sa plume dans tous les encriers. Même les plus improbables... Faut dire qu'il est un peu particulier, au niveau de ses fantasmes. Il aime bien se déguiser, se travestir... Et il se prend en photo comme ça avec des costumes bizarres, en zorro, en pompier... et il envoie ça à ses conquêtes du moment, par messagerie.

HONORINE : Charmant.

MARIE-HÉLÈNE : Attends ! L'autre jour, il lui prend l'idée de se peindre le... truc (*elle montre son entrejambe*) en bleu.

HONORINE : De quoi ?!

MARIE-HÉLÈNE : Ah mais je t'ai dit, il est particulier... Donc il se badigeonne le saucisson avec de la peinture exprès qu'il a dû payer une fortune, parce que c'était goût menthe, la peinture, j'imagine pour que ses partenaires aient une bonne haleine... Bref, il se prend en photo comme ça, en selfie, et puis bon, faut comprendre que c'est pas un Apollon le dirlo de l'hosto, c'est un vieux bedonnant, hein... Et il envoie la photo à sa maîtresse par mail, hop, il oublie la pièce jointe, évidemment, alors il recommence en ajoutant dans le mail « Avec la pièce jointe, c'est mieux », sauf que là, pouf, il a envoyé par erreur à tout le personnel de l'hôpital.

HONORINE : (*souriant*) Non !

MARIE-HÉLÈNE : Si ! Je te jure. De l'aide-soignante au chef du rayon chirurgie, en passant par toutes les secrétaires, elles ont toutes vu son sifflet bleu sous le gras de son bide. Du coup maintenant tout le monde l'appelle « Le grand schtroumpf », rapport à son anatomie pas très avantageuse...

HONORINE : Mais c'est génial ! Et comment est-ce qu'il a expliqué ça ?

MARIE-HÉLÈNE : Il a dit qu'on avait piraté sa messagerie et que ce n'était pas lui. Mais sur le fichier qu'il a envoyé on voit un cadre sur le mur, avec la photo de sa femme et de ses gosses.

HONORINE : Alors lui, c'est un champion du monde...

MARIE-HÉLÈNE : Si tu savais le nombre d'anecdotes comme ça que j'ai en stock...

Pablo entre en portant quelques planches de parquet d'environ un mètre de longueur, il

franchit la porte sans problème en tenant ses planches verticalement.

PABLO : *(posant le marteau dont il tenait le manche entre ses dents)* Voilà, avec ça, on va les empêcher de rentrer pour un moment.

Claude-Henri essaie d'entrer à son tour, mais comme il tient les planches horizontales, il ne passe pas dans la porte, il essaie plusieurs fois, mais se heurte à chaque fois au chambranle.

CLAUDE-HENRI : Ça ne passe pas !

PABLO : Tournez les planches !

CLAUDE-HENRI : *(retournant les planches avec peine en les changeant de face mais en les gardant toujours horizontales, il essaie à nouveau, sans succès)* Non, rien à faire. Les miennes doivent être plus longues.

MARIE-HÉLÈNE : *(observant la scène, montrant à Honorine)* Tu vois comme ils sont fortiches nos mecs.

PABLO : *(prenant les planches des mains de Claude-Henri et les posant sur la table)* Voilà, vous pouvez entrer maintenant.

CLAUDE-HENRI : *(subjugué, entrant en regardant la porte)* Comment avez-vous fait ?

PABLO : *(se contenant de tapoter sa tempe avec son index, il s'adresse aux femmes pendant que Claude-Henri examine les planches comme si elles étaient magiques)* Comment ça se passe ici ? Ça s'est un peu calmé ?

HONORINE : *(se levant pour s'approcher de lui)* On a pas mal discuté. Tranquille...

PABLO : On peut... passer à la suite ?

HONORINE : *(en aparté à Pablo seulement)* Tu crois vraiment que ces quatre planches vont arrêter les huissiers ?

PABLO : Mais on s'en fout des huissiers, nous on veut juste du temps pour aller fouiller là où on a dit. Tu sais, sur le plan...

HONORINE : Et tu comptes les occuper comment, ces deux-là ? Ils vont se compter les doigts de pied en nous attendant ?

PABLO : On va leur dire de se barricader. Vu comme ils sont débrouillards, ça va prendre des siècles, on aura tout le temps qu'il faut pour aller creuser dans la cave.

CLAUDE-HENRI : *(qui s'était approché d'eux a entendu la fin de la phrase)* Comment vous dites ? Qu'est-ce qu'il y a dans ma cave ?

PABLO : *(géné)* Euh... Rien du tout... À part vos bouteilles bien sûr, mais je voulais m'assurer que les huissiers ne commencent pas par là, je vais aller, avec Honorine,

barricader la...

CLAUDE-HENRI : *(soudain déterminé)* Je viens avec vous !

HONORINE : Mais non, voyons, ça ne sert à rien.

PABLO : Et puis moi je comptais sur vous pour condamner les portes ici, vous savez, avec ces planches.

CLAUDE-HENRI : Vous croyez que ces planches vont suffire à...

PABLO : Vous avez vu comment ça a marché avec vous ?

CLAUDE-HENRI : Comment cela ?

PABLO : Quand vous portiez les planches, vous n'arriviez même pas à entrer.

CLAUDE-HENRI : *(réfléchissant)* C'est ma foi vrai. Mais... Comment voulez-vous au juste que je les fixe ? Avec du... du scotch ?

PABLO : Non, vous allez les clouer.

CLAUDE-HENRI : *(pris de panique)* Les clouer ! Avec... Avec un marteau ?

PABLO : *(ne comprenant pas le problème)* Et des clous, oui. Vous avez déjà cloué des clous ?

CLAUDE-HENRI : Mais jamais de la vie ! Mon père m'a défendu de toucher à cet engin de mort !

PABLO : Voyons ! C'est juste un marteau ! *(il lui montre, mais à sa vue, Claude-Henri défaille et s'enfuit)*

CLAUDE-HENRI : Aah !

HONORINE : *(pour elle-même)* Voilà autre chose il a peur des marteaux celui-là...

PABLO : Ok, je vois. Il va falloir qu'on vous relaxe, vous aussi.

CLAUDE-HENRI : *(tremblotant à l'autre bout de la pièce)* Me relaxer ? Pourquoi faire, je suis parfaitement détendu.

PABLO : *(sortant une autre cigarette roulée de son sac qu'il avait laissé dans la pièce)* Regardez, c'est inoffensif. Votre femme a bien survécu, non ?

MARIE-HÉLÈNE : Je confirme ! Ça ne m'a rien fait du tout !

CLAUDE-HENRI : *(baissant un peu la garde)* Mais les huissiers qui arrivent...

PABLO : On va s'en occuper, ne vous inquiétez pas.

HONORINE : Oui, en commençant par votre cave. Vous ne voudriez pas qu'ils s'en prennent à votre vin.

CLAUDE-HENRI : Ah ça non, plutôt fumer ! (*il louche sur la cigarette*) Plutôt mourir.

PABLO : (*Lui allumant le pétard*) Tenez, détendez-vous. Ça va aller.

CLAUDE-HENRI : (*tirant une bouffée*) Vous me jurez qu'ils ne toucheront pas à mon vin ?

HONORINE : (*rassurante*) Puisqu'il vous dit qu'on va s'en occuper.

MARIE-HÉLÈNE : Venez vous asseoir, mon bon. Ici, à l'ombre, vous serez mieux.

CLAUDE-HENRI : À l'ombre ? (*s'approchant en titubant*) Oh mais, ça bouge... le sol bouge.

HONORINE : (*l'accompagnant jusqu'à un fauteuil*) Attendez, je vous aide.

CLAUDE-HENRI : Mais... Le marteau, les planches, les huissiers... (*soudain, il a une hallucination*) Oh ! Un pigeon !

PABLO : Voilà, vous êtes parfaitement détendus, tous les deux. C'est parfait.

MARIE-HÉLÈNE : (*le prenant par le cou, entreprenante*) Viens mon cornichon, que je te fasse voir la mer...

HONORINE : (*à Pablo*) Ouh là, on y est peut-être allé fort sur le cannabis, non ?

PABLO : T'inquiète, l'important, c'est qu'ils nous laissent tranquilles.

CLAUDE-HENRI : (*commençant à se déshabiller*) C'est vrai qu'il fait chaud ici... J'ai envie de brûler tous mes vêtements et d'en faire un feu de joie.

HONORINE : (*entraînant Pablo hors de scène*) Bon, on va les laisser faire, je ne veux pas voir ça.

Ils sortent rapidement

MARIE-HÉLÈNE : Enfin seuls. Toute la plage est à nous ! (*elle montre autour d'elle*)

CLAUDE-HENRI : (*en pleine hallucinations retirant ses chaussures*) J'ai du sable dans les godasses. Je déteste ça.

MARIE-HÉLÈNE : (*elle prend une pause lascive*) Laisse-toi bercer par les vagues.

CLAUDE-HENRI : (*soudain, l'hallucination prend fin et est remplacée par une autre*) Les huissiers ! Ils arrivent !

MARIE-HÉLÈNE : (*le suivant dans son délire*) Où ça ! Où est mon couteau ?

CLAUDE-HENRI : *(se levant péniblement, en chaussettes, débraillé, il se dirige vers les planches et le marteau)* Attends, il faut que je clanche ces pous avec le martal ! *(il empoigne le marteau par le mauvais bout et le lève au ciel, manche en l'air, exalté)* Victoire ! Je suis le maître du monde.

MARIE-HÉLÈNE : *(se levant à sa suite)* Arrête, tu m'excites ! Vieux fou !

CLAUDE-HENRI : *(il repose le marteau sur la table, prend une planche, la positionne en travers de la porte, puis, se retournant pour prendre le marteau, la lâche, elle tombe au sol, et quand il se retourne à nouveau, la cherche partout)* Bon sang, où est-elle passée ?

MARIE-HÉLÈNE : Qui ça ?

CLAUDE-HENRI : La planche que je viens de positionner ici, sur la porte.

MARIE-HÉLÈNE : Elle est tombée.

Il ramasse la planche et reproduit la même procédure avec le même résultat.

CLAUDE-HENRI : C'est de la sorcellerie !

MARIE-HÉLÈNE : Attends, il faut que je t'aide à la tenir.

CLAUDE-HENRI : *(comprenant de travers)* Ma chère, cessez de parler de sexe, il faut qu'on se protège avant l'arrivée des huissiers.

MARIE-HÉLÈNE : Je vais tenir la planche ! Abruti ! *(elle se poste dans l'entrée de la porte, de l'autre côté de la planche, à l'extérieur et tient la planche à mi-hauteur)*

CLAUDE-HENRI : *(s'extasiant)* Marie-Hélène, c'est formidable, ce que vous faites ! Vous m'êtes d'une aide précieuse. *(il reprend le marteau)*

MARIE-HÉLÈNE : Vous avez les clous ?

CLAUDE-HENRI : Les clous. Les clous *(il cherche partout)* Vous savez à quoi ça ressemble, vous ?

MARIE-HÉLÈNE : Comment voulez-vous que je sache ?

CLAUDE-HENRI : Attendez, ça ne doit pas être si compliqué. Pablo a ramené tout ce qu'il faut de l'atelier *(il cherche sur la table)*

MARIE-HÉLÈNE : *(au gré des effets de la drogue, elle alterne entre vouvoiement et tutoiement)* Dépêchez-vous, je fatigue.

CLAUDE-HENRI : Ça y est, je les ai ! *(il prend un clou dans l'unique boîte qui se trouvait sur la table avec les planches, il s'agenouille devant son épouse qui tient la planche)* Tenez bien, ça va peut-être être violent.

MARIE-HÉLÈNE : *(fermant les yeux)* Allez-y, je suis prête !

CLAUDE-HENRI : Han ! *(le marteau lui échappe et il le prend sur le pied, il lâche également le clou qui tombe par terre)* Aie euh !

MARIE-HÉLÈNE : *(les yeux toujours fermés)* C'est fini ? Ça tient ? *(elle lâche la planche qui tombe également sur le pied de son mari)*

CLAUDE-HENRI : Aïe euh !

MARIE-HÉLÈNE : Ça ne tient pas !

CLAUDE-HENRI : *(énervé par la douleur et son échec)* Évidemment, ça ne tient pas ! Ces clous ne valent pas un clou !

MARIE-HÉLÈNE : On ne va jamais y arriver.

CLAUDE-HENRI : *(se reprenant)* Il faut qu'on ressaye. Je crois que je les entends qui arrivent.

MARIE-HÉLÈNE : Qui donc ?

CLAUDE-HENRI : Mais les huissiers !

MARIE-HÉLÈNE : *(s'agitant en se remettant en place)* Allez-y, on recommence, on va changer de technique, c'est moi qui me met à genou, vous restez debout, vous serez plus à l'aise pour manier votre outil.

CLAUDE-HENRI : *(pris d'un doute)* Vous parlez bien toujours du marteau ?

MARIE-HÉLÈNE : Mais oui, quoi d'autre, cornichon ?

CLAUDE-HENRI : *(rassuré)* Oui, voilà, mais je voulais être sûr *(il reprend un autre clou, le marteau et s'approche de la porte où sa femme est à genou, tenant la planche en travers à mi-hauteur)*.

MARIE-HÉLÈNE : Allez-y ! *(elle ferme les yeux)*

CLAUDE-HENRI : J'y vais. *(il se tortille, cherche la meilleure position)*

MARIE-HÉLÈNE : Alors !

CLAUDE-HENRI : Attendez !

MARIE-HÉLÈNE : Quoi encore !

CLAUDE-HENRI : Une envie de pisser.

MARIE-HÉLÈNE : De quoi ?!

CLAUDE-HENRI : Ça ne va pas prendre longtemps. *(il baisse son pantalon, s'apprête à uriner près de la porte quand le banquier se présente, découvrant Marie-Hélène à genoux yeux fermés et Claude-Henri le pantalon baissé à proximité).*

Scène 8 :

JANCO : Je dérange peut-être ?

MARIE-HÉLÈNE : *(toujours les yeux fermés)* Ça tient ?

JANCO : Qu'est-ce qui tient ?

CLAUDE-HENRI : Pas moyen de pisser tranquille. *(il remonte son pantalon)*

JANCO : Vous pouvez m'expliquez ce que vous faites ?

MARIE-HÉLÈNE : *(ouvrant les yeux)* Le banquier ! Mon couteau ! *(elle court chercher son couteau)*

JANCO : Mais vous êtes complètement fous ! *(il entre)* Qu'est-ce que c'est que ces planches. Aïe *(il a marché sur un clou)*. Mais il y a des clous par terre, qu'est-ce que vous étiez en train de faire.

CLAUDE-HENRI : *(fier de lui, toujours shooté)* Des barricades.

JANCO : Des barricades ? Mais pour vous protéger de quoi ?

MARIE-HÉLÈNE : Des cons comme vous !

JANCO : Mais enfin je ne vous permets pas, madame...

CLAUDE-HENRI : Exactement. Elle a raison... *(son prénom lui échappe)* Machine a raison.

JANCO : Vous êtes ivres ?

MARIE-HÉLÈNE : *(elle corrige)* Non : on est défoncés !

JANCO : M'enfin, c'est ridicule, à votre âge. Et dans votre situation...

CLAUDE-HENRI : Qu'est-ce qu'elle a notre situation ? Elle vous plaît pas ?

JANCO : Justement, il faut qu'on en parle. Je viens de voir le directeur de l'hôpital...

CLAUDE-HENRI : Le grand schtroumpf ?

JANCO : Comment ?

MARIE-HÉLÈNE : *(elle éclate de rire)* Le grand schtroumpf...

JANCO : *(ne comprenant pas)* Il est d'accord pour vendre le terrain de l'hôpital, donc je ne suis plus intéressé par votre château.

CLAUDE-HENRI : Ça tombe bien, on n'est plus intéressé pour vous le donner.

MARIE-HÉLÈNE : *(elle corrige)* Le vendre

JANCO : Cela ne change pas le fait que vous êtes toujours insolvables et qu'il va falloir trouver une solution. Mais je crois que ce n'est pas le moment d'en parler.

CLAUDE-HENRI : Vos solutions, de toute façon... *(il s'approche du banquier, solennel)*
Elles puent du cul.

MARIE-HÉLÈNE : *(elle ricane bêtement à nouveau)* Ouais, grave !

JANCO : Bon, j'en ai assez entendu aujourd'hui, je vous laisse, je reviendrai quand vous aurez retrouvé vos esprits. *(il se dirige vers la porte)* Mais ne pensez pas que je vous oublie, j'en ai redressé des plus retors.

En arrivant devant la porte, il rencontre Pablo et Honorine qui reviennent de la cave, ils ont le visage maculé de liquide noir.

CLAUDE-HENRI : Oh, des africains...

JANCO : Mais, qu'est-ce que... Qui êtes-vous ?

MARIE-HÉLÈNE : C'est ma copine Honorine ! Elle est toute noire.

CLAUDE-HENRI : Qu'est-ce que vous avez fait dans ma cave ?

PABLO : On a creusé. *(il montre sa carte)* On cherchait un trésor que les templiers avaient cartographié...

JANCO : *(intéressé par l'argent)* Un trésor ? Et alors, vous avez trouvé combien ? De l'or ? Des pierres précieuses ?

HONORINE : Non... Que du pétrole...

Fin de la pièce.